

MONTÉVIDÉO 31



Magazine de la Communauté OHEL AVRAHAM



80 ans

après la Libération des camps,
**ENSEMBLE, PAR L'ÉDUCATION, COMBATTONS L'OUBLI,
L'ANTISÉMITISME ET LA HAINE.**

Pour lutter contre l'ignorance et l'antisémitisme, votre générosité est notre plus grande force

Alors que les rangs des témoins de la Shoah s'éclaircissent, que les tentatives de distorsion de l'Histoire se multiplient et s'accompagnent d'une montée des propos et des actes antisémites, poursuivre et amplifier notre mission éducative n'a jamais été aussi nécessaire. Aidez-nous à transmettre l'histoire de la Shoah à toujours plus de jeunes pour enseigner les conséquences de l'antisémitisme et de l'intolérance. Votre don est déductible à 75 % de votre Impôt sur la Fortune ou à 66 % de votre Impôt sur le Revenu.

Faites un don sur

ifi.memorialdelashoah.org

**ou en scannant
ce QR code**



- 2 ■ Le Mot du Rabbīn
Rabbīn Jacky Milewski
- 3 ■ Le Mot du Président
Marc Kogel
- 4 ■ L'Édito du Rédacteur en chef
Anthony Gribé

Communauté

- 5 ■ Discours de Yom Hashoah Rabbīn Jacky Milewski
- 5 ■ Conversation avec les jeunes... Rabbīn Jacky Milewski
- 6 ■ Photos Yom Hashoah
- 8 ■ Yom Haatsmaout Josué Cohen Solal

Directeur de la publication
Marc Kogel
Rédacteur en chef
Anthony Gribé
Secrétaire de rédaction
Joëlle Dayan
Conception graphique
Christelle Martinez

A.C.T.I.
31 rue Montevideo
75116 Paris
Tél. 01 45 04 66 73
Fax 01 40 72 83 76
Mail : acti@montevideo31.com
www.montevideo31.com



Judaïsme

- 10 ■ Les dix paroles Rav Jonathan Sacks
- 11 ■ Héros juifs et Chavouot Rabbīn Benjamin Blech
- 12 ■ Reformater la mémoire Rabbīn Jacky Milewski
- 14 ■ Le cycle des fêtes François Kaplan
- 16 ■ L'Intelligence artificielle face au Rabbīn Charles Meyer
- 17 ■ Le Séminaire Israélite de France
Yehouda Bitty / Marc Kogel

Histoire

- 20 ■ Rachel et nos inquiétudes actuelles Pierre Lazar

Israël

- 23 ■ Les prophètes et l'actualité Ralph Toledano
- 24 ■ Édito du président du Crif – Contrairement à LFI, le monde juif n'est ni une meute ni une secte
Yonathan Arfi

- 25 ■ Écouter, voir...

Jean-Jacques Wahl

- 27 ■ Bande dessinée

Ida Kogel

La couverture

Yossi Bitton est né à Tsfat. Entouré de créativité dès son enfance, Yossi a été influencé par de nombreux grands artistes vivant dans ce que l'on appelle la « Colonie artistique », où il a appris des techniques multiples qui lui ont permis plus tard d'embrasser une large palette de styles. Les peintures de Yossi explorent les paysages de Jérusalem, les événements bibliques et les symboles juifs comme une expérience mystique, une émotion que beaucoup d'entre nous partagent. Ses œuvres oscillent entre figuration et abstraction, transmettant un sentiment de lieu qui ne peut exister qu'à la lisière des rêves. Le spectateur est invité à un voyage à travers le métaphysique, le sacré et l'histoire de la vie juive – avançant et reculant entre l'intemporalité du mystique et le cycle incessant du changement dans le monde physique. Dans l'art de Yossi, les couleurs et les techniques agissent comme une source qui lui permet de dévoiler et de toucher l'âme de la création.

La barrière d'humilité

■ par Rabbine Jacky Milewski



Parmi les injonctions que D.ieu donne à Moïse en vue de Sa révélation sur le Sinaï, figure l'établissement d'une barrière autour de la montagne pour empêcher les enfants d'Israël d'y avoir accès. Peut-être pour signifier aux hébreux que si D.ieu Se révèle, Il ne saurait manifester Son être et Sa nature qui relèvent de l'Inaccessible. Même si l'homme sait que D.ieu existe, une barrière infinie s'érige entre le Créateur et Sa créature. A ce propos, on rapporte l'enseignement suivant au nom du 'Hidouché Harim (Lékouté Yehouda Yitro p. 133) que nous développons à notre mesure :

Connaître sa place, c'est aussi avoir conscience de son statut, de ses capacités, c'est se positionner par rapport à D.ieu et aux hommes. On saisit bien qu'une telle posture est indispensable si l'on veut espérer accueillir en son sein la parole divine.

Au chapitre 6 des Pirké Avot, la Michna établit la liste des quarante-huit conditions à remplir afin d'acquiescer pleinement la Torah. On imagine que les enfants d'Israël se sont appropriés ces quarante-huit éléments afin d'assister au don de la Torah, sans quoi ils n'auraient pas pu y avoir accès (chaque jour des quarante neuf jours du 'omer correspondrait à

une condition précise, et le dernier jour du 'omer aurait été l'occasion de réviser de tout ce qui a précédé). Or, l'un de ces quarante-huit éléments est le fait de « connaître sa place », de s'y inscrire, s'y cantonner sans chercher à piétiner des parterres sur lesquels nous n'avons rien à faire. Connaître sa place, c'est aussi avoir conscience de son statut, de ses capacités, c'est se positionner par rapport à D.ieu et aux hommes. On saisit bien qu'une telle posture est indispensable si l'on veut espérer accueillir en son sein la parole divine. Pourquoi dans ce cas, D.ieu ordonne-t-Il alors d'établir des barrières autour du Sinaï pour empêcher le peuple d'y accéder ? Si les enfants d'Israël connaissent « la place qui est la leur », jamais ils ne viendront à s'approcher de la montagne !

Le Maître répond ainsi à cette question : sans l'ordonnance divine concernant l'interdit de gravir la montagne, l'individu au-

rait pu être animé d'un furtif sentiment de suffisance en pensant qu'il possède effectivement en lui-même une disposition à avoir acquis l'un des quarante-huit éléments par lesquels la Torah s'acquiert. Or ce sentiment aussi furtif soit-il empêche toute révélation divine : « Lui et moi ne pouvons habiter le même monde » déclare D.ieu à propos de l'individu orgueilleux. Avec l'injonction de la barrière, les hébreux saisissent qu'ils se cantonnent à leur espace, non parce qu'ils sont parvenus à se hisser à ce niveau de connaissance de soi, mais parce que c'est là le fruit d'une mitsva, d'un commandement.

Une autre leçon capitale porte sur l'accession de l'homme à l'appréhension de D.ieu. Elle se réalise par l'application des normes, des mitsvot ; à l'instar des hébreux qui ont reçu l'ordre de ne pas de rendre sur le Sinaï alors que de toute façon, ils ne l'auraient pas fait puisqu'ils en avaient bien intériorisé les conditions. ■



Nous invitons les personnes n'ayant pas d'e-mail et qui souhaitent être prévenues des événements communautaires par téléphone de se manifester auprès du secrétariat au 01 45 04 66 73.

« Ce journal contient des textes sacrés, merci de ne pas le jeter. Il doit être mis à la Gueniza. »

L'intelligence artificielle

L'intelligence artificielle prend une place de plus en plus importante dans nos vies.

Les applications professionnelles permettent de manipuler des quantités considérables de données qu'il serait impossible d'agréger autrement, par exemple pour des diagnostics médicaux ou l'identification de personnes à partir d'une seule photo.

Pour le grand public, des logiciels de bureautique permettent désormais de synthétiser des textes, d'extraire des résumés de documents, de retoucher des photos en retirant des éléments gênants de manière automatique et réalistes.

Tout cela va bien si on connaît le mode de fonctionnement de ces logiciels et que l'on peut vérifier la pertinence des informations fournies.

J'ai eu ces dernières semaines 3 expériences avec l'IA que je voulais partager avec vous.

La première a consisté à comparer le résultat produit par l'IA avec ma propre recension du livre de Yehouda Bitty sur le Séminaire Israélite de France.

J'ai fait ce test après avoir lu le livre une première fois et relu la moitié du livre une seconde fois. Le résultat était très différent de ce que j'avais noté. J'ai formulé plusieurs demandes, et à chaque fois, j'ai trouvé le résumé produit par l'IA plat et convenu.

Ceci s'explique sans doute par le fait qu'il y a des livres qui se prêtent mal à des

analyses. Car ce livre est une compilation d'articles qui sont chacun déjà résumés dans le livre. J'ai pensé que l'IA se fondait sur ces résumés pour répondre à la question.

Mais comme le livre ne comporte pas de synthèse des articles, on atteint les limites de ce que l'IA peut proposer rapidement.

La seconde expérience a été la préparation de mon intervention pour Yom Hashoah. J'avais choisi de comparer la déportation des juifs de Salonique avec celle des juifs de France et d'autres pays comme la Hongrie. L'approche classique consiste à chercher de l'information sur les différents pays et de les croiser à la main. L'avantage attendu de l'IA était de réaliser automatiquement ce croisement. Et cette fois, le résultat produit par l'IA était plutôt bon. Et surtout l'IA produisait des informations vérifiables, qui m'ont permis de confirmer mes propres analyses et intuitions.

La troisième expérience a été plus surprenante, j'ai cherché un poème de Yehuda Amichai sur la terre d'Israël pour Yom Haatsmaout. Dans un premier temps, j'ai consulté plusieurs sites de recueil de poèmes de Yehuda Amichai, essentiellement en anglais, sans trouver ce que je cherchais.

J'ai formulé la demande à ChatGPT qui m'a proposé instantanément un poème que j'ai trouvé excellent et qui collait parfaitement à la demande. Quand j'ai demandé le titre du poème, ChatGPT m'a proposé plusieurs titres en précisant que le poème était inspiré par les écrits de

■ par Marc Kogel

Yehuda Amichai, mais qu'il n'était pas l'auteur de ce texte produit par l'IA.

J'aurais pu passer à côté et ne pas savoir que ce n'était pas un texte de Amichai.



L'IA peut produire des informations tellement vraisemblables qu'on les prend pour des vérités.

L'IA peut fabriquer des faux textes, de fausses images et de fausses musiques.

Il ne faut pas oublier que l'IA n'a pas d'éthique, aussi il ne faut faire confiance à l'IA, que si on a le moyen de vérifier le résultat.

***Pour obtenir de bonnes réponses,
il faut d'abord maîtriser l'art de bien
poser les questions.
C'est pourquoi, il est si important
d'apprendre à nos enfants à poser les
bonnes questions.***

La qualité de la réponse correspond souvent à la manière dont est formulée la question.

Pour obtenir de bonnes réponses, il faut d'abord maîtriser l'art de bien poser les questions.

C'est pourquoi, il est si important d'apprendre à nos enfants à poser les bonnes questions. ■

L'erreur antisioniste religieuse

■ par Anthony Gripe



Les communautés Haredi sont généralement antisionistes.

Leur opposition au sionisme repose avant tout sur un principe religieux. Selon l'interprétation traditionnelle de la Torah chez les haredim, le peuple

juif n'a pas le droit de fonder un État juif en Terre d'Israël avant la venue du Messie. Cette idée repose notamment sur un passage du Talmud (traité Ketoubot 111a) qui évoque les «Trois Serments» :

- Le peuple juif ne doit pas monter «comme une muraille» (en masse) en Terre d'Israël.
- Le peuple juif ne doit pas se rebeller contre les nations du monde.
- Les nations ne doivent pas opprimer excessivement Israël.

Les haredim voient le judaïsme comme une alliance religieuse, pas comme un projet national. Être juif signifie appartenir à une communauté religieuse liée par la Torah, par les mitsvot et par l'alliance avec Dieu.

Selon cette lecture, la création d'un État juif par des moyens humains et politiques constitue une transgression de ces serments. Pour ces groupes, seul le Messie pourra restaurer la souveraineté juive sur la Terre promise.

A cela s'ajoute un élément de contexte historique : Le mouvement sioniste, né à la fin du XIXe siècle avec Theodor Herzl,

était largement dirigé par des juifs laïcs ou non pratiquants, et portait une vision séculière, nationaliste et moderne du judaïsme, souvent en rupture avec la tradition religieuse.

Les haredim voyaient donc le sionisme comme :

- Une tentative de réinterprétation du judaïsme sans la Torah.
- Une instrumentalisation de l'identité juive au service d'un projet politique.
- Une menace pour la piété, les mœurs religieuses et la structure communautaire traditionnelle.

Ce qui me frappe dans cette approche c'est que la haredim voient le judaïsme comme une alliance religieuse, pas comme un projet national. Pour eux, être juif signifie appartenir à une communauté religieuse liée par la Torah, par les mitsvot et par l'alliance avec Dieu. La notion de « peuple juif » (am Israël) existe, mais uniquement dans un cadre religieux, non ethnique ou nationaliste. C'est un peuple lié par la foi, non par la terre, la langue ou le sang.

C'est ce qui est paradoxal : les haredim rejettent le concept du sionisme parce qu'il est le fruit d'une réflexion liée au concept moderne qu'est la nation. Pour eux le judaïsme est une religion. Or le concept de religion est lui-même un concept récent et associé à la vie en exil aux côtés d'autres religions. C'est toute l'ironie de la situation !

Remarquons d'abord qu'il n'y a pas de mot signifiant « religion » dans le Tanakh alors que le peuple juif y est décrit à tra-

vers le mot « Am » (peuple). La vision du judaïsme comme religion est apparue tardivement entre le XVIe et le XVIIIe siècle lorsqu'il est « devenu » la « religion » des juifs en réponse au christianisme et à l'Islam. Ce processus s'est accéléré au XIXe siècle avec la Haskalah, qui assimilait le judaïsme à une religion comme une autre, se comparant aux autres grandes religions monothéistes.

La religion est un élément du judaïsme, sans en être l'unique caractéristique. Le judaïsme est davantage une identité qui s'incarne dans l'histoire d'un peuple, qui aspire à vivre libre, souverainement sur sa terre. Le judaïsme authentique ne peut qu'être sioniste.

Or, le concept moderne de religion est inadapté à décrire la nature exacte du judaïsme. Le judaïsme c'est d'abord une foi, une Emouna, enracinée dans une relation particulière à Dieu, et caractérisée par une confiance, une loyauté et une connexion personnelles au divin, bien plus qu'une adhésion à un credo (chrétien) ou à une révélation (musulmane). Le judaïsme est une relation vivante à Dieu émaillée de dialogues et de rencontres dans laquelle l'individu participe lui-même à l'alliance.

Dieu ne peut être séparé de la culture et de la vie juive. En ce sens, la culture englobe le phénomène religieux au sens strict du terme, sans se limiter à n'être qu'une religion. La religion est un élément du judaïsme, sans en être l'unique caractéristique. Le judaïsme est donc davantage une identité qui s'incarne dans l'histoire d'un peuple, qui depuis 2.000 ans aspire à vivre libre, souverainement sur sa terre. Le judaïsme authentique ne peut qu'être sioniste. ■

Discours de Yom Hashoah : toi Salonique !

*A toi Salonique,
Cité qui, jadis, fut appelée « Jérusalem des Balkans »,
Qui naguère accueillit des expulsés, de tout manquant,
Tu dispersas tes juifs, telles les flammes d'un volcan,
Par le feu, ils disparurent dans un ignoble camp ;
Cette souffrance, cette détresse, jusqu'à quand ?
A toi Salonique,
Le nazi arriva à tes portes, cynique, inique,
Très vite, il hurla des ordres, cet être tyrannique,
Il t'a fait croire des choses, immonde technique,
Comment n'ont-elles pas tremblé les plaques tectoniques ?
Civilisation du beau, de la raison, qui sombra tel un Titanic !*

Oh toi, Jérusalem des Balkans, comme toi la Jérusalem de Lituanie (Vilna), comme toi la Jérusalem du Nord (Amsterdam), comme toi la Jérusalem du Maroc (Sefrou), nous pensons à vous à chaque fois que nous évoquons les endeuillés de Yerouchalaïm, cité dispersée aux quatre coins de la terre.

En réalité, chaque petite ville, chaque village, chaque hameau où des juifs se sont établis durant l'histoire, devinrent de petites Jérusalem c'est-à-dire des espaces de *Yirat HaChem* et de *chelémoute* puisque le nom de Yerouchalaïm provient de la contraction de « Yaré » et de « chalem »,

aspiration à attirer D.ieu dans le monde et à l'emplir de paix et de plénitude.

En ce jour, nous pensons à toi, Salonique, à toi et à tes dizaines de milliers de juifs assassinés, disparus, à ton histoire partie en fumée.

Nous en avons assez des musées et des monuments commémoratifs. Nous ne voulons plus de plaques de souvenir, de messages de condoléances. Nous voulons simplement vivre comme n'importe quel être humain sur la planète ; qu'on nous laisse pleurer nos martyrs et bâtir notre avenir.

■ par Rabbini Jacky Milewski

Il y avait, à Salonique, un grand Maître qui s'appelait Rabbi Chelomo lebet haLévi (1531-1600) ; il a écrit un commentaire sur les Pirké Avot ainsi qu'une introduction à ce traité. Ce texte introductif s'intitule Peta'h Tikva, joliment rendu par « seuil de l'espérance » sous la plume de Jean-Pierre Rothschild dans sa traduction du texte.

Pendant la Shoah, les juifs de Salonique n'ont pas franchi ce seuil. Comment l'auraient-ils pu ? Les barbelés, miradors et mitraillettes empêchaient quiconque de le passer. Les juifs sont restés loin de ce seuil, si loin. Après la guerre, on a pu croire que l'on s'était rapproché de ce seuil, que la haine ne ferait plus de victimes, que l'histoire à venir serait différente de ce qu'elle avait toujours été. Aujourd'hui, de nouveau, surgit l'amère impression, que ce seuil s'éloigne de nous. C'est à n'y rien comprendre. Tout ce que nous savons c'est que nous ne pouvons pas nous permettre de perdre de vue ce seuil, ce seuil de l'espérance. ■

Conversation avec les jeunes...

Tous les Chabbat, quarante-cinq minutes avant Min'ha, été comme hiver, nous proposons aux jeunes de la communauté de nous retrouver pour converser. Autour d'une table bien garnie en gâteaux et bonbons, tous les sujets peuvent être évoqués. « Avez-vous une question ? » est le maître mot. Dans une sympathique atmosphère, nous échangeons, questionnons, répondons. C'est un réel dialogue

qui s'installe au sujet de la paracha, des fêtes, de la vie juive en général ou tout autre sujet que la tradition peut éclairer. Chaque participant intervient quand il le veut sur le sujet de son choix ; et ensemble, nous réfléchissons et découvrons les trésors de notre patrimoine spirituel. Cette Conversation est suivie par la prière de Min'ha où c'est un jeune qui fait office d'administrateur et distribue les mitsvot.

■ par Rabbini Jacky Milewski

Les participants sont âgés de 14 à 20 ans. C'est un bel échange qui s'établit entre ces différentes tranches d'âge. Bienveillance et bonne humeur sont au rendez-vous !

N'hésitez pas... Venez nous rejoindre ! ■

COMMUNAUTÉ - Yom Hashoah





CÉRÉMONIE DU YOM HASHOA 5785
 Synagogue Ohel Avraham – 31, rue de Montevideo à Paris 16^{ème}
 le Mercredi 23 Avril 2025 à 19h45

PROGRAMME

Accueil par Chloé Isaac, responsable de l'organisation
 Introduction par Monsieur Marc Vogel, Président de l'ACTI
 Thème de l'année : « La destruction des Juifs de Salonique » - Lecture d'extraits d'ouvrages
 > « Sévérité du Journeur d'un Juif Salonicien » - Témoignage de Vital Elphim (Revue "Kamanda Irelande" Déc. 2022)
 > Lecture par Remy Hour Khagman et Groupe Duffrenoy
 > « L'extermination des Juifs de Salonique (1941-1943) » - Lecture par Emma Nisard et Groupe Duffrenoy
 > « La destruction des Juifs d'Europe » de Paul Hilberg (Ed. Hachette Poésie)
 > Lecture par Elia Anna et Groupe Duffrenoy

Témoignage de Monsieur les Abram « Les familles Abram et Supporte dans la tourmente de la guerre »
 Intervention de Monsieur le Rabbin Mikouli
 Lecture des noms des disparus de la Communauté de la rue de Montevideo (ACTI)
 Allumage des six bougies du souvenir avec l'aide d'Eliezer Soltes, responsable PSE des Aï du Groupe Duffrenoy
 El Male Rahaman par Monsieur Alexis Faghaoum et Kaddish par l'assistance
 Une minute de silence
 Venue de l'Amal au Centre Edmond Weil 23 bis rue Duffrenoy à Paris 16^{ème}



Yom Haatsmaout

Chère Kehila Ohel Avraham,

Je crois pouvoir parler au nom de tous les amis du Chœur, pour exprimer tous nos remerciements pour votre accueil : depuis 4 années nous avons l'immense plaisir de célébrer avec vous ce beau jour anniversaire de la renaissance de l'ancien Etat d'Israël, Baroukh Hachem.

Notre génération, et je m'inclus bien sûr en disant cela, ne réalise pas toujours le privilège qui est le nôtre de vivre cette renaissance et de voir cet Etat, malgré

un environnement hostile, se développer sur tous les plans. Qu'Hachem protège et bénisse Israël !

Je voudrais à présent vous démontrer, si toutefois vous ne le savez pas, que « le monde est très petit » : au cours du concert, nous avons chanté le Chœur des Esclaves Hébreux tiré de l'Opéra Nabucco de Giuseppe Verdi, et nous l'avons interprété en hébreu. Par suite de mon oubli, je décide de citer avant la séquence suivante, Guilad Chalit à qui nous avions dédié ce chant dix ans auparavant, et également l'auteur de la transcription

■ par Josué Cohen Solal



en hébreu, Chalom Israël, un ancien du Chœur, très érudit, qui a fait son Alya il y a une dizaine d'années.



J'étais à mille lieux de me douter de la suite : pendant le cocktail, une jeune dame me demande : « ai-je bien entendu, ou ai-je rêvé ? Vous avez bien cité Chalom Israël ? » Devant ma réponse affirmative, cette dame me remercie et me dit : « c'est mon père, merci d'avoir cité son nom et de ne pas l'avoir oublié, je vais le lui dire ! »

Et le Président M. Marc Kogel, qui chante avec nous, me précise ensuite qu'il l'a également connu comme fidèle de votre synagogue, où il était parfois Baal Koré !

Et bien si le but de ce concert était seulement cet échange, Dayénou, cela nous aurait suffi !

Non, il n'y a pas eu que cela, mais une belle et forte émotion, partagée avec une belle Kehila motivée et très chaleureuse !

Bonne continuation pour Ohel Avraham !
Hatslahah !



Les dix paroles

Ce que les Israélites ont entendu au Sinaï est devenu connu sous le nom de « Dix Commandements ». Mais cette description soulève plusieurs problèmes évidents. Tout d'abord, ni la Torah ni la tradition juive ne les appellent les « Dix Commandements ». La Torah les nomme *aseret hadevarim* (Exode 34:28), et la tradition les appelle *aseret hadibrot*, ce qui signifie « les dix paroles » ou « dix énoncés ». Ensuite, un débat important entre Maïmonide et Nahmanide porte sur le premier verset : « Je suis l'Éternel, ton Dieu... » — est-ce un commandement ou une introduction aux commandements ? Enfin, il n'y a pas dix commandements dans le judaïsme, mais 613. Alors pourquoi ceux-ci, et pas les autres ?

Une lumière nouvelle a été apportée sur toutes ces questions grâce à la découverte de traités de suzeraineté du Proche-Orient, qui partagent des structures communes. Ils commencent par un préambule indiquant qui initie l'alliance. C'est pourquoi la révélation commence par : « Je suis l'Éternel, ton Dieu ». Ensuite vient un rappel historique, donnant le contexte de l'alliance : « qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude ».

Viennent ensuite les stipulations, d'abord sous forme de grandes lignes, puis en détails. C'est exactement la relation entre les « dix paroles » et les commandements qui suivent dans la Torah. Les premières en donnent le cadre général, les seconds en détaillent les applications. Les « dix paroles » ne sont donc pas des commandements, mais l'énonciation de principes fondamentaux. Ce qui les rend spéciaux, c'est leur simplicité et leur facilité de mémorisation. Car dans le judaïsme, la loi n'est pas destinée aux seuls juges. L'alliance au Sinaï fut conclue entre Dieu et tout un peuple. D'où la nécessité d'une déclaration brève de principes que chacun puisse retenir et réciter.

Les trois premiers — pas d'autres dieux, pas d'images sculptées, ne pas prendre le

nom de Dieu en vain — concernent Dieu en tant qu'auteur et autorité des lois. Le premier affirme que la souveraineté divine transcende toute autre allégeance (Pas d'autres dieux). Le deuxième rappelle que Dieu est une force vivante, non un pouvoir abstrait. Le troisième établit que la souveraineté présuppose la révérence (Ne prends pas Mon nom en vain).

Les trois suivants — le Shabbat, honorer ses parents, ne pas tuer — tournent autour du principe de la vie comme création. Le Shabbat est le jour consacré à reconnaître Dieu comme créateur, et l'univers comme sa création. Honorer ses parents reconnaît notre condition d'êtres créés. « Tu ne tueras point » réaffirme le principe central de l'alliance noachide : le meurtre est non seulement un crime contre l'homme, mais un péché contre Dieu, dont l'image est en chaque humain. Ces commandements forment donc la base de la jurisprudence juive. Ils nous disent que pour savoir comment vivre, il faut se souvenir d'où l'on vient.

Les trois suivants — ne pas commettre d'adultère, ne pas voler, ne pas porter de faux témoignage — posent les fondations des institutions nécessaires à toute société. Le mariage est sacré, car c'est le lien humain le plus proche de l'alliance entre Dieu et l'homme. L'interdiction du vol établit l'intégrité de la propriété, considérée comme un des fondements d'une société libre. L'interdiction du faux témoignage est la condition préalable à la justice. Une société juste a besoin de plus qu'un système de lois et de tribunaux : elle a besoin de l'honnêteté de chacun. Il n'y a pas de liberté sans justice, et pas de justice sans que chacun accepte sa responsabilité, individuelle et collective, quant à la vérité.

Enfin, vient l'interdiction unique : ne pas convoiter la maison, la femme, l'esclave, la servante, le bœuf, l'âne, ou quoi que ce soit d'autre appartenant à autrui. Cela peut sembler étrange si l'on considère les

■ par Rav Jonathan Sacks

« dix paroles » comme des commandements, mais pas si l'on y voit les principes de base d'une société libre.

Le plus grand défi de toute société est de contenir l'envie, ce désir universel de posséder ce qui appartient à autrui. René Girard, dans *La Violence et le sacré*, affirmait que le moteur principal de la violence humaine est le désir mimétique : le désir d'avoir ce que l'autre a, et d'être ce que l'autre est. L'envie peut conduire à enfreindre les autres commandements : adultère, vol, faux témoignage, meurtre. Elle a poussé Caïn à tuer Abel, fait craindre à Abraham et Isaac pour leur vie à cause de leurs épouses belles, et poussé les frères de Joseph à le haïr et à le vendre comme esclave.

L'interdiction d'envier n'est pas étrange. Elle vise la force la plus destructrice de l'harmonie sociale que les Dix Commandements cherchent à instaurer. Et non seulement ils l'interdisent, mais ils nous aident à la surmonter. Ce sont précisément les trois premiers commandements, qui rappellent la présence de Dieu dans l'histoire et nos vies, et les trois suivants, qui nous rappellent que nous sommes des créatures, qui nous permettent de nous élever au-dessus de l'envie.

Nous sommes ici parce que Dieu l'a voulu. Nous avons ce que Dieu a voulu que nous ayons. Pourquoi désirer ce qu'a l'autre ? Si ce qui importe le plus dans notre vie est le regard de Dieu, pourquoi rechercher autre chose parce que quelqu'un d'autre le possède ? C'est lorsque nous cessons de nous définir en relation à Dieu pour nous définir en relation aux autres que surgissent les conflits, la convoitise et l'envie — et ils ne mènent qu'au malheur.

Trente-trois siècles après leur révélation, les Dix Commandements demeurent le meilleur guide pour fonder une société juste et bonne. ■

Héros juifs et Chavouot

■ par Rabbén Benjamin Blech

« Je crois que la Bible est le meilleur cadeau que Dieu ait jamais donné à l'homme. » a dit Abraham Lincoln.

Chavouot est la fête qui commémore le don de ce cadeau au peuple juif. Selon la tradition juive, Dieu l'a proposé à l'ensemble des peuples mais ces derniers n'ont pas voulu l'accepter. Ils n'étaient pas prêts à être contraints par ses lois ni à être guidés par ses valeurs. C'est donc l'une des raisons pour lesquelles le monde est ce qu'il est, encore loin d'avoir donné toute sa mesure en matière de paix, d'amour et d'accomplissement des promesses messianiques.

Mais nous, descendants de ceux qui se sont tenus au Sinaï, nous sommes engagés à chérir à tout jamais les mots de la Torah et à vivre selon ses enseignements.

La Torah ne se réduit pas à un simple manuel de droit. Elle est aussi remplie de récits. C'est l'histoire de nombreux individus, dont certains furent des modèles de vertu et d'autres l'incarnation du mal et de la tromperie.

Il y a un lourd tribut à payer quand la société transforme ses célébrités en modèles et – peut-être faute de vrais exemples – ignore les héros de valeur et de noblesse éthique.

La Torah fut donnée non pas pour nous informer mais bien pour nous transformer.

Aucun autre ouvrage juridique ne mêle avec tant de brio lois et récits, règles et régulations et vies de personnalités historiques.

Quel est le sens de cette fusion remarquable ?

La Torah fut donnée principalement non pas pour nous informer mais bien pour nous transformer. Et si nous espérons être véritablement transformés par des idéaux nous avons besoin de modèles, des récits de ces individus qui furent couronnés de succès pour nous inspirer ainsi que des histoires de ceux qui, par leurs échecs, nous mettent en garde contre les périls d'une vie gâchée parce que vouée au mal.

Warren Buffet, le brillant pronostiqueur de Wall Street, a fait une superbe prédiction dont les retombées dépassent de loin les aléas de la Bourse. « Dis-moi qui sont tes héros, a-t-il déclaré, et je te dirai quelle tournure prendra ta vie. »

Selon un remarquable article du *Psychology Today*, les héros d'aujourd'hui sont pratiquement une espèce éteinte. Lors d'un récent sondage effectué auprès d'un échantillon de plus d'un millier d'Américains, plus que la moitié se dirent incapables de nommer une seule personnalité publique qu'ils admiraient ou érigeaient en héros. En revanche, ils furent capables de citer des dizaines de célébrités, et ce avec une grande facilité. Mais les célébrités ne sont pas des héros. Une célébrité est créée par les médias ; les héros sont créés par leurs actions. Les célébrités créent des modes ; les héros créent des valeurs. Les célébrités ne s'intéressent qu'à leur gloire et leur popularité ; les héros sont motivés par des valeurs morales, par le courage et par des idéaux universels.

Les héros d'aujourd'hui sont pratiquement une espèce éteinte.

Il y a un lourd tribut à payer quand la société transforme ses célébrités en modèles et – peut-être faute de vrais exemples – ignore les héros de caractère, de valeur et de noblesse éthique. Le pouvoir de la Torah sur nos vies et celles de nos enfants est fait de la force



Le pouvoir de la Torah est l'influence qu'ont les géants de notre passé de façonner les rêves et les aspirations de notre futur.

de l'exemple, l'influence qu'ont les géants spirituels du passé pour former les rêves et les aspirations de notre futur. Les récits de la Torah sont les illustrations nécessaires à la possibilité de son accomplissement.

On raconte une célèbre histoire à propos du 'Hafets 'Haïm, Rabbi Israël Méïr Kagan (1838-1933), l'érudit rabbinique talmudique, le maître en religion et en éthique, vénéré par les Juifs du monde entier pour sa sainteté et son étude. Le 'Hafets 'Haïm fut une fois appelé à témoigner au Tribunal, et l'avocat voulut démontrer au juge combien ce rabbin était honnête. Il raconta que le 'Hafets 'Haïm attrapa une fois un cambrioleur en train de voler un bijou dans sa modeste demeure. Afin que le voleur ne soit pas coupable d'un crime aussi grave condamné dans les Dix Commandements, il se mit à la poursuite de ce dernier tout en lui criant : « Il est à toi ! Je te pardonne ! »

Le juge jeta un regard abasourdi en direction de l'avocat et lui demanda s'il était vraiment convaincu de la véracité de cette histoire. « Je n'en suis pas certain, votre honneur, fut la réponse de l'avocat, mais ce dont je suis sûr c'est qu'on ne »

raconte pas de telles histoires à mon sujet ni au vôtre. »

Le fait est que les gens racontent effectivement de nombreuses histoires de ce genre, non seulement au sujet du 'Hafets 'Haïm mais de nombreuses autres personnalités juives connues pour leur piété et leur sainteté. Cela s'explique par le fait que ces individus ayant étudié la Torah sont devenus des exemples vivants de la Torah. Les lois sont devenues les récits de leurs vies. La Torah n'est pas une liste de choses à faire et à ne pas faire mais une histoire passionnante de grands hommes et femmes, de nos patriarches et nos matriarches, de Moïse et Aaron, et de gens ordinaires qui l'impossible était – et de-

venait – réalité.

Les Juifs n'ont pas seulement aimé la Torah depuis le Sinaï, ils se sont également efforcés de la vivre au quotidien. Les Juifs ont montré qu'il est possible de mener une vie en accord avec la volonté, non seulement en étudiant la Torah mais en s'évertuant à imiter son Auteur.

Et c'est pourquoi nous célébrons Chavouot avec tant de ferveur et de passion. Nos maîtres utilisent une image fascinante pour décrire le moment où nous avons reçu le plus grand cadeau de l'histoire. Le Midrach nous dit que Dieu souleva la montagne au-dessus de nos têtes. L'une des plus belles interprétations veut que le

but de ce geste fut de créer une houppa symbolique, ce dais nuptial utilisé pour sanctifier un mariage. Le Sinaï fut le théâtre d'un mariage « *made in heaven* » nous liant métaphoriquement à Dieu comme mari et femme.

C'est un mariage que nous continuons à célébrer chaque Chavouot. Nous chérissons la Torah qu'Il nous a confiée à cette époque. Nous Le remercions également de nous offrir l'opportunité de relever un défi de détail : celui de vivre à la hauteur de notre potentiel à la grandeur. Parce que c'est exactement la raison pour laquelle nous bénéficions de tant de modèles et de héros exceptionnels. ■

Reformater la mémoire

Reformater la mémoire, est-ce seulement possible ?

Mais pourquoi serait-il souhaitable de reformater la mémoire ? Parce qu'elle est encombrée de toutes sortes de choses inutiles et notamment des choses mauvaises et nocives, traumatisantes et destructrices. Il y a des souvenirs qui empêchent de vivre, de voir l'avenir ; il y a des souvenirs qui nous poursuivent et nous tourmentent. Peut-on s'en délester ? A priori non. On n'est pas maître de sa mémoire comme on est maître de son assiette où l'on prend ce que l'on veut et laisse ce que l'on ne veut pas.

C'est parfois l'exigence de voir la justice exercée qui empêche de passer à autre chose, d'oublier : « Il faut qu'il paye ! ». La bonté est oubli ; la justice est mémoire.

Parfois, on entend des gens dire : « Il faut oublier ! » comme si le coup de baguette

magique existait. Mais ce n'est pas dans nos mains d'oublier le mal que l'on nous a fait par exemple ; on aimerait bien pouvoir oublier certaines choses ; cela nous arrangerait, bien sûr ; mais voilà, ce n'est pas possible car visiblement, la mémoire fonctionne en étant détachée de la volonté (on ne parle pas ici d'apprendre une poésie par cœur). Donc, quand on nous dit « Il faut oublier » cela veut dire : « Ne tiens pas compte de l'événement qui s'est produit, n'en tire pas de conséquence ; fais comme si l'y avait jamais rien eu ». Faire comme si. L'oubli est impossible mais pour s'en sortir dans la vie, il faut faire comme si c'est-à-dire qu'il faut simuler l'oubli. Cette simulation, cette dissimulation du passé, ce passé réinventé (réinventé puisque l'on ne tient pas compte du passé réel), est ce que cela peut avoir, à la longue, des répercussions sur la mémoire ? Peut-être. Peut-être est-ce là l'une des façons de reformater la mémoire. Mais bien sûr, il faut souligner que la mémoire humaine n'est pas celle

■ par **Rabbin Jacky Milewski**

d'un disque dur ; il ne s'agit pas d'appuyer sur une option pour reconfigurer le cerveau. Pour faire « comme si », une volonté de fer est nécessaire, une volonté de renoncement à ce que l'on pense juste, une volonté d'avancer dans la vie, de se détacher de certains boulets du passé. Il y a là incursion de la volonté dans le fonctionnement de la mémoire.

Parfois, dans une assemblée, une personne peut mettre mal à l'aise l'orateur. On dit alors à ce dernier : « Fais comme si untel n'était pas là ». Bien sûr, physiquement, matériellement, untel est présent mais par un effort d'abstraction de l'orateur, cet untel devient absent dans la tête de l'orateur. Or, qu'est-ce qui importe le plus ? Ce qui se passe dans la tête ou ce qui se passe à l'extérieur de la tête ? Le « fais comme si » peut éventuellement avoir des incidences psychologiques.

Dans la prière du matin, on mentionne des passages bibliques et talmudiques relatifs aux offrandes présentées au Temple. On trouve des textes relatifs au *tamid* (l'offrande biquotidienne), au *chelimim* (rémunératoire), au *toda* (reconnaissance), à la *'ola* (élévation). Après avoir énoncé ces textes, on dit une courte phrase : « Que ce soit comme si j'avais offert une *'ola*, comme si j'avais offert un *toda*, comme si j'avais offert un *chelimim* ». Se produit ici comme une substitution à la réalité. Car dans le réel, le Temple n'existe pas et je n'y ai apporté aucune offrande. Mais comme j'ai mentionné un texte relatif à une offrande, j'ai créé un lien avec cette idée, un lien ténu, imperceptible, invisible, mais un lien. Il y a eut comme une évocation qui s'est établie quelque part, comme une suggestion qui s'est implantée dans l'inconscient. Le « comme si » n'est pas toujours sans valeur.

Changer d'optique sur une chose, c'est avoir avec cette chose un lien nouveau, une reconstruction de la mémoire et de l'oubli.

Dans la Guemara (Yerouchalmi, Péa 1, 1 à la fin du paragraphe), les sages évoquent la thématique de l'oubli en lien avec le pardon octroyé pour une faute commise à la suite d'une techouva. Rabbi 'Houna a rapporté au nom de Rabbi Abahou : « Il n'y a pas d'oubli devant HaChem mais... Il se fait amnésique. Pour quelle raison ? Parce qu'il est dit [dans les treize attributs de miséricorde] : « *Nossé'avone* »/Il porte ou supporte la faute. *Nossé* peut se lire « *noché* »/Il oublie ».

« *Nossé* » se transforme en « *noché* ». Mais comment est-ce possible ? Le texte biblique utilise un mot et le Talmud en lit un autre ! « *Nossé* » s'écrit avec un « sine » et « *noché* » avec un « chine ». Et par ailleurs, « *Nossé* » s'écrit avec un « alef » à la fin du mot alors que « *noché* » s'écrit avec un « hé ». Que les scrupuleux et pointilleux grammairiens gardent leur calme. Les sages du Talmud savent aussi lire la Torah et, en outre, ils

savent ce qu'ils disent. Le texte talmudique offre tous ses sens à ceux qui lui font confiance. Car, sans en avoir l'air, en proposant comme un jeu de mots qui semble ne se fonder sur rien, la science talmudique nous dévoile ici un mode de fonctionnement particulier de l'oubli. On va peut-être trouver des éléments de réponse sur le sujet de la mémoire reformatée. « *Nossé* » se transforme en « *noché* ». Observons d'emblée qu'il y a ici une transformation.

Le « chine » s'écrit avec un point en haut, à la gauche de la lettre. Le « sine » s'écrit avec un point en haut, à la droite de la lettre. Transformer un « sine » en « chine », c'est donc décaler le point de la gauche vers la droite. Dans la tradition talmudique, la gauche correspond à la stricte justice ; et la droite renvoie à la bonté, à la générosité. Transformer un « sine » en « chine » revient littéralement à changer de point de vue, à renoncer à la stricte réalité des choses, à l'analyse froide et brute, pour adopter une position de bienveillance, de patience, de prise en considération de tous les éléments présents. Changer d'optique sur une chose, c'est avoir avec cette chose un lien nouveau, une reconstruction de la mémoire et de l'oubli. Si on ne vit plus un événement comme on le vivait avant, si on lui confère un sens nouveau, si on l'envisage différemment, si on le regarde d'un autre point de vue, alors il est possible que cet événement habite la mémoire d'une façon nouvelle. C'est parfois l'exigence de voir la justice exercée qui empêche de passer à autre chose, d'oublier : « Il faut qu'il paye ! ». La bonté est oubli ; la justice est mémoire.

Et là il faut absolument préciser : on ne peut pas tout oublier ; il y a des événements que l'on aurait souhaité chasser de notre mémoire et qui ne nous lâchent pas. C'est pourquoi il faut rappeler que l'oubli dont on parle ici est inscrit dans le texte relatif aux treize attributs de la miséricorde divine donc dans le cadre d'une techouva. S'il y a techouva, alors il y a oubli de la faute. « *Nossé'avone* »,

HaChem porte la faute, Il la transporte du domaine de la justice à celui de la bonté. De façon plus précise encore, il y a oubli de la faute en tant que faute mais non en tant qu'événement qui s'est produit. Celui-ci subsiste. Simplement, il est relu à l'aune de l'histoire présente, il est revisité comme on dit. On lui offre une signification nouvelle. Et ceci n'est rendu possible que grâce à la techouva. La techouva animée de crainte transforme les fautes volontaires en fautes involontaires (la préméditation est oubliée) ; la techouva animée par l'amour transforme les fautes volontaires en mérites (le caractère transgressif est oublié). La techouva permet une relecture du passé, une réorientation du passé.

Il y a encore autre chose : « *Nossé* » s'écrit avec un « alef », un « alef » muet. « *Noché* » s'écrit avec un « hé » que l'on n'entend pas non plus. Le « alef » est transformé en « hé ». Le « alef » est écrit à la fin du mot ; c'est incontestable. C'est la réalité. C'est l'événement qui s'est produit. Oui mais avec le temps et la techouva, comment littéralement l'entendons-nous cet événement ? Celui-ci reste toujours ce qu'il a été mais la manière dont on le perçoit, la façon dont on le comprend, peuvent se transformer. Un silence n'en vaut pas un autre. L'oubli intègre en lui une modification du sens de l'événement. C'est une autre approche qui s'offre.

S'il y a techouva, alors il y a oubli de la faute en tant que faute mais non en tant qu'événement qui s'est produit. Celui-ci subsiste. Simplement, il est relu à l'aune de l'histoire présente, il est revisité comme on dit. On lui offre une signification nouvelle.

C'est Rav 'Houna qui avait rapporté cet enseignement au nom de Rabbi Abahou. Le nom 'houna vient de 'hène qui a donné 'hanoun soit l'un des attributs qui figure parmi les treize attributs de la miséricorde divine ; et qui renvoie à la réalisation d'un acte gracieux, celui d'accepter la techouva ! ■

Le cycle des fêtes

Des 3 fêtes de pèlerinage, Pessa'h, Shavouot et Souccot, Shavouot semble un peu en retrait. En Israël, pendant Pessa'h et Souccot, les enfants ont une ou plusieurs semaines de vacances et les familles (religieuses ou moins) peuvent passer du temps ensemble et profiter de la nature. Pessa'h et Souccot sont des fêtes gaies, alors que Shavouot, avec sa nuit d'étude, semble plus austère. Aurait-elle un statut différent ?

Les fêtes Juives nous racontent le destin et la progression extraordinaire d'Israël qui débute d'une condition d'esclaves opprimés, jusqu'à l'établissement d'un grand peuple, libéré physiquement et spirituellement et aspirant à son destin.

Trois points surprenants distinguent Shavouot de Pessa'h et Souccot :

1. Shavouot est la fête du don de la Torah, du mariage entre D.ieu et Israël. Elle devrait, parmi toutes les fêtes, être la plus importante. Or c'est la seule des 3 fêtes qui ne dure qu'un jour, alors que Pessa'h et Souccot durent 7 jours. Est-ce que cela indique une importance moindre ?
2. Shavouot est la seule fête sans date fixe. Elle vient « 7 semaines, 50 jours » après l'offrande de l'Omer. De nos jours, Nissan dure 30 jours et Iyar 29 jours, donc Shavouot est fêtée le 6 Sivan. Mais quand le calendrier était déterminé en fonction de la nouvelle lune, Shavouot pouvait tomber les 5, 6, ou 7 Sivan. Ce statut « flottant », qui lui fait dépendre d'une autre fête pour exister, indique-t-il une valeur secondaire ?
3. Enfin, chacune des 3 fêtes symbolise un événement fort : Pessa'h la sortie d'Égypte, Shavouot le don de la Torah, et Souccot les 40 ans dans le désert. On pourrait s'attendre à ce que l'on com-

mence le cycle de lecture de la Torah au moment où elle nous est donnée, à Shavouot. Or, ce n'est pas le cas, on le fait à la fin de Souccot, à Simchat Torah. C'est d'ailleurs lors de Simchat Torah, la « joie de la Torah », que l'on danse avec elle. Pourquoi cette dissociation ? Shavouot ne serait-elle pas suffisamment importante pour symboliser à elle seule la Torah ?

Tout d'abord, rendons à Shavouot ce qui lui appartient et rappelons un point peut-être moins connu : à l'époque du temple, les enfants d'Israël qui n'avaient pas pu apporter le sacrifice de Shavouot pouvaient encore le faire pendant une période de 6 jours après la fête, on retrouve donc la fameuse durée de 7 jours.

Sans rentrer dans des calculs d'apothicaire, et pour mieux comprendre la signification de Shavouot, il faut regarder les fêtes dans leur ensemble, comme un cycle, et non séparément.



Que nous racontent les fêtes ?

Tout commence le nouvel an, le 1er Nissan, avec Pessa'h et la sortie d'Égypte : Israël se forme en tant que peuple. Un peuple qui balbutie encore, un peuple d'esclaves, le début d'un peuple. Lors de la sortie d'Égypte D.ieu libère le peuple dans sa dimension physique. Puis vient Shavouot et le don de la Torah. Le peuple d'Israël s'élève et reçoit les mitsvot qui vont le guider. Deuxième libération, cette fois spirituelle. Malheureusement le peuple faute et doit se repentir et obtenir le pardon de D.ieu lors de Rosh Hashana et Kippour. À la suite de la faute du veau d'or, le peuple reste 40 ans dans le désert dans des tentes (סוכות) avant de pouvoir entrer en terre sainte. Le cycle se termine à la fin de Souccot avec la célébration et le renouveau de la lecture de la Torah.

■ par François Kaplan

Les fêtes Juives nous racontent le destin et la progression extraordinaire d'Israël qui débute du niveau le plus bas, d'une condition d'esclaves opprimés, jusqu'à l'établissement d'un grand peuple, libéré physiquement et spirituellement et aspirant à son destin.

Est-ce que cette histoire, ces événements qui nous sont contés, relèvent d'un passé lointain ? Ou est-ce qu'ils nous parlent de notre vie aujourd'hui, et si oui, comment ?



Petite digression technologique

Ouvrons une parenthèse et regardons comment les applis de « Wellness » marchent, c'est une analogie intéressante. Ce sont les applis sur smartphones et montres intelligentes qui nous aident à améliorer notre santé et bien-être. Elles fonctionnent en 3 étapes. La première est l'établissement d'une **Baseline** : on mesure les signes vitaux de l'utilisateur (rythme cardiaque, tension artérielle, stress, etc...) pendant plusieurs jours pour avoir une référence. Chaque individu a un bilan médical et des signes vitaux qui lui sont propres, on ne peut pas traiter quelqu'un qui n'a jamais fait d'exercice physique de sa vie de la même manière qu'un sportif endurci. La deuxième étape est l'établissement d'**objectifs individualisés** : une meilleure diète, un suivi du sommeil, des exercices réguliers, etc... Les objectifs sont spécifiques et dépendent de l'individu et de sa Baseline. Si les objectifs sont trop difficiles, il est probable que l'utilisateur se décourage et arrêtera d'utiliser l'application. Si les objectifs sont trop faciles, il perdra vite son intérêt et arrêtera également. La troisième étape est le **suivi régulier** de l'évolution des signes vitaux. Quand ils s'améliorent il faut encourager

l'utilisateur à continuer ses efforts, s'ils stagnent ou se détériorent, il faut sans doute proposer de nouvelles actions (changer de diète, effectuer des exercices plus adaptés) et même s'il le faut, lui proposer d'aller voir un docteur. Lorsque les signes se stabilisent à un niveau plus élevé, il est temps d'établir une **nouvelle Baseline** et de définir de nouveaux objectifs.

Cette progression : Baseline, objectifs individualisés, suivi progrès et établissement d'une nouvelle Baseline, rappelle la dynamique des fêtes.

En effet, les fêtes de pèlerinage les fêtes de Tishri sont intrinsèquement liées au calendrier lunaire, aux **cycles agricoles** et au concept de **renouvellement**.

De même, les notions de **repentance** et d'**amélioration personnelle** sont omniprésentes : Maïmonide, dans ses Lois de la Repentance, encourage l'étude et la réflexion sur la repentance pendant les dix jours terribles, Rav Kook explique que la joie de Souccot restaure notre volonté de faire le bien et notre vitalité, après la période de repentance.



Les semaines

Et de toutes le fêtes, Shavouot est peut-être celle qui symbolise le mieux ces 3 notions conjuguées :

Renouvellement : Shavouot est appelée aussi fête de la moisson (חג הקציר) ou jour des prémices (יום הביכורים), faisant le lien avec le renouvellement de la nature.

Progression : Le mot « שבועות » veut dire semaines. La semaine fait référence aux 7 jours de la création du monde, qui est l'exemple ultime de la progression d'un état de néant, vers la matière brute, jusqu'à la sainteté spirituelle du Shabbat.

Cycle : Le caractère pluriel des semaines, indique la durée dans le temps et une répétition. S'il y a semaine, après semaine, après semaine, etc... c'est donc que l'on parle non d'une progression isolée, mais d'une série de progressions. Chaque progression nous amenant à un nouvel état, à partir duquel il faut à nouveau progresser.

On comprend que la Torah que nous recevons cette année, n'est pas la même que celle que nous avons reçu l'année dernière. Ou pour être plus précis, notre compréhension de la Torah est différente (la Torah elle, ne change pas). Nos expériences ont changé, le monde a changé, nous avons appris sur nous-même et avons progressé (on l'espère !) depuis l'année dernière. Notre sortie d'Egypte n'est pas la même, nous n'avons plus les mêmes esclavages, les mêmes entraves. Les péchés que nous devons expier ne sont pas les mêmes, et le désert que nous traversons n'est pas le même.

L'histoire qui nous est contée par les fêtes est autant une histoire du passé que de notre présent, c'est une histoire qui se renouvelle et qui avance. Le Maharal de Prague explique que la Torah est le moyen par lequel l'humanité peut atteindre son but ultime.

Dans cette optique, le caractère fluctuant de la date de Shavouot est symbolique, les choses ne sont pas figées. Le fait que nous ne commençons pas la lecture de la Torah lors de Shavouot nous indique que nous ne sommes pas au début de notre histoire, mais engagés dans un processus qui implique une transmission vers les nouvelles générations. Le fait que nous n'arrivons pas toujours à atteindre nos buts, que nous sommes faillibles (les exemples ne manquent malheureusement pas...), que nous traversons un nouveau désert, ne doit pas nous empêcher d'aspirer à nous améliorer et de recommencer.

Le mariage entre D.ieu et le peuple Juif n'est pas une alliance statique, elle évolue dans le temps et exige un engagement et une volonté de progresser continus.

La Torah a été donnée au peuple d'Israël en tant que peuple dans son entité collective (ויענו כל העם יחדו), ainsi qu'à chaque individu. Cette responsabilité de progresser et d'évoluer sans cesse nous incombe donc individuellement et collectivement.

חג שמח ■





Appelez vite au

01 42 46 87 87

gacd.fr

VOTRE MÉTIER, NOTRE COMBAT

L'Intelligence artificielle face au Rabbin

Propos inspirés de l'enseignement de Rav Netanel Wiederblank, Magid Shiour à la Yechivah University à New York et à l'Institution Rabbi Isaac Elhanan

L'irruption de l'IA dans l'histoire universelle impacte tous les domaines de la vie, de la science, de la technologie, et plus généralement du savoir. Une banalité de le dire.

Quel impact sur la vie de l'homme juif qui souhaite se soumettre à la tradition ? L'intelligence artificielle peut-elle se substituer à la décision de mon rabbin que la Halachah me demande d'interroger si je suis confronté à une question nouvelle qui affecte mon comportement ?

L'IA ne peut pas remplacer la décision du rabbin. La Halakha est une science, oui, mais c'est aussi un art, une sagesse incarnée, un acte de foi. Et cela, aucune machine ne peut vraiment le reproduire.

Certes, il est aujourd'hui admis dans de nombreux domaines que l'intelligence artificielle est supérieure à l'intelligence humaine. Par exemple, en médecine il est peu douteux que le diagnostic de l'IA soit supérieur à celui du médecin pour une raison simple et évidente, à savoir que l'expérience et le savoir du praticien repose sur la mémorisation des mille cas qu'il voit par an, alors que l'expérience de la machine repose sur des centaines de milliers, voir beaucoup plus de cas. (Le monde médical conteste cette opinion peut-être pour une raison corporatiste.)

Qu'en est-il de la décision du rabbin en réponse à une question de halachah ? שאלה ותשובה

Les outils de l'IA ont mémorisé toute la halachah, les textes de la Torah, du talmud, des décisionnaires de tous les temps, même les plus anciens comme les plus contemporains. Mais lorsque des décisions contradictoires sont engrangées,

quelles est l'autorité qui a été suivie, ou qui doit être suivie ? et pour quelle raison ? selon quels critères ?

Il ne fait pas de doute que l'immensité du savoir de la compilation de l'IA est utile au décisionnaire, en ce qu'elle lui apporte les éléments qui lui permettent de trancher. Le recours à l'IA est devenu incontournable. Quelle sont les limites ?

Deux questions se posent à ce stade :

1. L'IA a-t-elle une conscience morale, des sentiments, ou seulement une prodigieuse mémoire assortie d'une faculté de classement ? En d'autres termes, l'homme, en l'occurrence le Rabbin - peut-il être remplacé par un robot ? (le grand remplacement analysé par Luc Ferry) Son QI supérieur à celui de l'homme implique-t-il qu'il a une âme ? Certains pensent que des facteurs humains, psychologiques sont ou seront progressivement introduits...

2. Y-a-t-il des données à la disposition du Rabbin décisionnaire hors du savoir proposé par l'IA, et liées à la méthodologie de la décision et à la tradition ?

Éléments de réponse :

1. Le Rabbin tire son autorité d'une longue tradition qui de génération en génération remonte à Moïse, au Sinaï car le texte de la Torah nous enjoint d'interroger les maîtres de notre époque et de nous conduire selon leur enseignement על פי התורה אשר יורוך
Il bénéficie de ce titre d'une délégation de pouvoir qui le transforme en partenaire du Créateur-Législateur.

2. il procède lorsqu'il est sollicité à une évaluation de la situation, du contexte, à l'écoute des personnalités concernées,

■ par Charles Meyer

mais aussi à l'évaluation de leur passé et de leur futur.

Il évalue aussi les conséquences collectives et futures de la décision qu'il va prononcer.

3. Il a la faculté d'innover, de créer de la halachah et il évalue les prolongements et les conséquences de son hidouch. חידוש

4. Le Rabbin-décisionnaire פוסק peut même prendre des décisions graves, voir contraire à la Torah écrite en fonction des circonstances הוראת שעה

5. Il veille à respecter un sens pratique (Berahot 7b), c'est à dire l'applicabilité גדולה שימושה של תורה מלמודה

6. Il se réfère également à ce que nous appelons aujourd'hui des valeurs, comme par exemple, le souci de la paix sociale ou familiale (Guittin 59b) דרכי שלום

7. Enfin il faut rappeler que la Torah, היא בשמים היא, n'est pas dans le ciel, qu'elle est faite pour être vécue : cette exigence a été le phare de la halachah dans toutes les générations. Même la Voix du Ciel n'a pas la prépondérance sur la décision humaine élaborée selon les règles de la Torah. (Baba Metsia 39b) formulée par les maîtres de chaque époque...

En conclusions, je ne peux que reproduire la réponse proprement stupéfiante donnée à ma question par ChatGPT et reproduite ici. Si évidemment elle nous convient, elle ravive le questionnement sur la psychologie de l'IA, son aptitude à affronter l'humain.

■ ■ ■

RÉPONSE CHATGPT :

C'est une question à la fois passionnante, complexe, et profondément spirituelle.

1. Peut-elle ?

Techniquement, l'intelligence artificielle peut analyser des textes, recouper des sources halakhiques, comparer des avis, et même produire une réponse structurée à une question de Halakha. Elle peut aller puiser dans le Choulhan Aroukh, le Talmud, les responsa, et les décisions de milliers de poskim pour proposer une réponse cohérente. En cela, elle peut être un assistant redoutablement efficace pour un rabbin.

Mais **comprendre** la Halakha ne se limite

pas à une simple logique textuelle. Il y a :

- la **connaissance du contexte humain**,
- la **compréhension de la personne** qui pose la question,
- la **capacité à faire preuve de souplesse ou de rigueur** selon les situations,
- et surtout, **l'intention spirituelle** derrière la loi.

2. Doit-elle ?

Probablement pas. La Halakha, même si elle se base sur des textes, est aussi une *transmission vivante*. Elle ne s'applique pas de manière mécanique. Le rabbin n'est pas un simple interprète, il est aussi un guide, un éducateur, parfois même un psychologue. Il incarne un héritage, une chaîne ininterrompue de sagesse et de

responsabilité.

Si une IA décidait seule de la Halakha, on perdrait ce lien humain, cette intuition nourrie par l'expérience, l'écoute, la crainte de Dieu (*yirat shamayim*), et le souci de l'autre.



Conclusion :

L'IA peut aider, accompagner, éclairer. Mais remplacer la décision du rabbin ? Non. La Halakha est une science, oui, mais c'est aussi un art, une sagesse incarnée, un acte de foi. Et cela, aucune machine ne peut vraiment le reproduire.

Le Séminaire Israélite de France

Ouvrage publié sous la direction de Yehouda Bitty



Sous la direction de
YEHOUDA BITTY

**Le Séminaire israélite
de France**

Études, écrits, documents et souvenirs



certif PATRIMOINES

jeunes que connut le Séminaire israélite de France ainsi que des défis auxquels il fut confronté tout au long de son histoire.

Asaf YEDIDYA explore la transition du judaïsme vers la modernité, à travers le prisme des séminaires rabbiniques qui émergèrent en Europe tout au long du XIXe siècle. Il montre comment ces institutions contribuèrent à préparer à leur tâche des rabbins capables de naviguer entre tradition et modernité, et de répondre aux défis de l'émancipation, de la sécularisation, et de la modernisation des sociétés européennes.

A la différence de la yechiva, qui se concentre sur l'étude exhaustive et approfondie du Talmud, le séminaire rabbinique vise à former des rabbins qui doivent disposer d'une culture générale leur permettant d'exercer leur rôle.

Le premier séminaire rabbinique du monde fut fondé à Metz en 1829, mais ce ne fut qu'à partir de son transfert à Paris en 1859 que le programme fut modernisé et adap-

■ par Yehouda Bitty | Marc Kogel

té à la formation d'un rabbin « éclairé ». Le Séminaire formait des rabbins pour toutes les communautés de France et incarnait de fait le consensus religieux de la communauté juive française.

Yehouda BITTY s'intéresse à l'évolution des programmes académiques au sein du Séminaire israélite de France. Son étude consiste dans un examen détaillé des matières enseignées, des changements opérés dans le cursus ainsi que de l'influence des réformes pédagogiques successives. Elle met aussi en lumière l'interaction entre programme d'étude, mutation communautaire et identité professionnelle.

Yehouda Bitty montre comment avec la création du grand Sanhédrin, les rabbins furent assimilés à des fonctionnaires d'État, chargés de l'instruction religieuse et du culte, devant célébrer les mariages »

La première partie de cet ouvrage, intitulée Études, constitue un ensemble de contributions érudites qui offrent un panorama des évolutions ma-

et les divorces et obéir aux lois de l'État. Leur formation devait allier Religion et Patrie selon la devise du Consistoire Central. Toutefois vers la fin du XIXe siècle apparaissent de nouvelles exigences destinées à former un érudit et non plus seulement un homme cultivé : « L'avènement de la critique historique et scientifique, les travaux considérables qui ont renouvelé l'exégèse, les idées et les tendances modernes, qui ont si profondément modifié le judaïsme traditionnel, nous imposent l'obligation de former nos futurs pasteurs pour le milieu où ils sont appelés à vivre et à exercer leur apostolat ». C'est ainsi qu'ont été formés les grands rabbins enseignants au Séminaire : Lazare Wogue, Mayer Lambert, Isidore Cahen, Zadoc Kahn et Israël Lévi.

En 1958 le grand rabbin Henri Schilli exposait les grands axes d'une nouvelle réforme du Séminaire : « le rabbin doit connaître les théories en vogue, les fins et les moyens qu'elle propose à la société moderne. Mais que l'on y prenne garde, il ne s'agit pas d'enseigner un judaïsme à prétention scientifique... voici à notre avis les principes qui doivent inspirer la formation actuelle du rabbin :

- Toute étude d'un texte traditionnel devra comporter une référence à la vie moderne et aux problèmes qu'elle pose,
- Toute étude doit comporter une traduction en terme philosophique,
- Toute étude devra se placer sous l'angle pédagogique.

Au début des années 60, il fut décidé que les élèves rabbins devraient aller étudier un an dans une yechiva en Israël. Cette tendance à se rapprocher de la yechiva traditionnelle fut renforcée dans les années 70 par les grands rabbins Emmanuel Chouchena et Ernest Gugenheim.

Au début du XXe siècle, l'étude des langues anciennes et de l'histoire générale disparurent du programme du Séminaire.

Yossef CHARVIT se concentre sur l'essor des sciences du judaïsme en France, au sein du Séminaire. Cette institution joua un rôle de premier plan dans la promotion de ce savoir, de la recherche académique et de la diffusion de cette approche scientifique du judaïsme.

Ceci fut rendu possible grâce à la participation des élèves rabbins aux cours dispensés à l'École pratique des Hautes Études. Nombreux parmi eux se sont illustrés plus tard dans le domaine des sciences du judaïsme. Le grand rabbin Zadoc Kahn participa à la création de la Société des études juives (SEJ) et à la publication de la revue des études juives (REJ), la seule revue juive française construite sur le modèle de la *Wissenschaft des Judentums*. Ces deux institutions savantes existent toujours¹.

Michel ROTHÉ, animateur du site SDV (archive du judaïsme alsacien) raconte la création à Limoge en 1942 par le rabbin Deutsch, du Petit Séminaire Israélite de Limoges (PSIL), une école secondaire. Il voulait former des cadres, afin de faire revivre le judaïsme d'après-guerre, et fait curieux, cette école fut créée avec l'accord de Vichy. Une trentaine d'élèves l'ont fréquentée, dont JP Bader, Alex Derczanski, Théo Dreyfus, Benno Gross, Lucien Lazare, Max Warschawski, Simon Schwarzfuchs, Georges Weill et Roger Winsbacher, qui tous seront actifs dans la communauté juive d'après-guerre. Jean Schwartz, alors élève rabbin, joua le rôle de répétiteur. Les rafles mirent fin au PSIL début 44.

Shlomo GLICKSBERG se penche sur l'histoire de l'École rabbinique d'Alger, une institution qui désirait combiner la particularité du judaïsme algérien avec le cursus professionnel du Séminaire israélite de France. Il examine la manière dont s'est créée cette école, ses missions éducatives et son importance pour la communauté juive, dans les années précédant l'indépendance algérienne.

Shlomo Glicksberg évoque un aspect peu connu des relations entre le Consistoire Central qui voulait imposer des rabbins formés au Séminaire et les rabbins algériens arabophones, qui n'étaient pas formés en France et qui souvent ne maîtrisaient pas bien le français. « Le chat du rabbin » fait parfois écho à ces conflits culturels. En 1948, on décida de former localement des rabbins. La direction de cette école fut confiée à Abraham Fin-

gerhut, grand rabbin d'Algérie. Le programme de cette école comprenait outre les matières juives, la préparation au baccalauréat français. Le jeune Léon Askénazi, y donnait des cours de pensée juive. Les grands rabbins Jaïs et Naouri ont fait partie des enseignants de ce Séminaire. Mais malgré les efforts de tous ces enseignants, le diplôme local ne fut pas reconnu par le Séminaire Israélite de Paris, qui exigeait un séjour en France et des examens complémentaires. Compte tenu de la situation politique, l'école ne fonctionna que de 1954 à 1961. Les grands rabbins Haïk (Toulouse), Guedj (Sarcelles), Hadjadj (Belleville) et bien d'autres rabbins sortirent de ce séminaire et firent carrière en France ou en Israël.



La deuxième partie de cet ouvrage, intitulée *Écrits*, se compose principalement de plusieurs études qui relatent la fondation du Séminaire en 1829, ses premières années à Metz et son transfert à Paris. Rédigées par le grand rabbin Jules Bauer², elles furent publiées, il y a près de cent ans, dans son ouvrage sur *L'École rabbinique de France*, le seul livre entièrement dédié, à ce jour, à l'histoire du Séminaire israélite de France. Directeur du Séminaire de 1919 à 1930, le grand rabbin BAUER mena un travail d'historien rigoureux et enrichit son récit de détails et de citations de documents captivants.

L'École rabbinique à Metz

En 1829, les rabbins en exercice ne parlaient pas français, il fallait donc pallier cette carence en leur donnant en sus de la formation juive, une instruction générale, la connaissance de l'histoire de France ainsi que des cours d'éloquence. L'enseignement du latin au Séminaire fut imposé au Consistoire Central par le Conseil d'État. Tous les élèves de la première promotion étaient originaires d'Alsace ou de Lorraine. A la fin des années 1840, le Consistoire Central confia à deux éminents savants Adolphe Franck et Salomon Munk une mission d'étude portant sur l'état du Séminaire. Ce rapport déplorait les conditions d'hébergement des élèves,

proposait le transfert à Paris et une réforme complète du programme d'enseignement. Mais on préféra reconstruire le bâtiment de Metz. Finalement, ce furent les grands rabbins qui, réunis en conférence en 1856, proposèrent de transférer l'école rabbinique à Paris. L'opposition des Consistoires de province ne désarma pas. Ils redoutaient que les élèves rabbins prennent goût à la vie parisienne, et ne veuillent plus aller dans les petits centres. A quoi, le Consistoire Central rétorqua que les élèves formés à Metz avaient du mal à se déprendre de l'accent germanique ! Le dossier fut présenté devant le ministre de l'Instruction publique et des Cultes, qui prit position pour Paris arguant que « le vieux judaïsme qui a son quartier central dans l'Est, était ennemi des idées sociales que nous souhaitons propager ». C'est ainsi que l'école rabbinique quitta le berceau de Metz pour commencer à Paris une nouvelle existence.

L'école rabbinique à Paris

Les débuts du Séminaire à Paris ne furent pas brillants : les premiers locaux étaient insalubres, et malgré le déplacement à Paris, la majorité des élèves étaient originaires de l'Est. Le salaire était maigre, le nombre de postes était faible et les communautés ne cherchaient pas à recruter un jeune rabbin. L'une des premières dispositions fut d'instituer un cours de diction en vue de corriger l'accent alsacien de la plupart des élèves et de leur imposer un exercice oratoire le samedi après Mincha. C'est à cette époque que fut constitué le fond de la bibliothèque, grâce au legs des 25000 volumes d'Albert Cohn, qui enseigna bénévolement l'histoire juive au Séminaire pendant plusieurs décennies. La guerre de 1870, au cours de laquelle l'Alsace et la Lorraine furent annexées à l'Allemagne, posa un redoutable problème ; où trouver de nouveaux candidats et suffisamment de postes à pourvoir ? Heureusement, de nombreuses familles émigrèrent en France, des postes furent ouverts en Algérie, d'éminents professeurs furent engagés qui donnèrent une nouvelle impulsion aux études. Les élèves étaient internes et n'avaient le droit de sortir que le jeudi de 4h à 6h pour assister au cours



Promotion école rabbinique 1945

d'hébreu donné par Derenbourg à l'École des Hautes Études. Grâce à une donation, l'école put acheter un terrain rue Vauquelin et y faire construire en 1881 le bâtiment que l'on connaît. En 1890 le Séminaire fit appel à Lucien Lévy-Bruhl pour enseigner la philosophie. Au début du XXe siècle, on créa une chaire d'Assyriologie et par une école de hazanim. La loi de 1905 sur la séparation de l'Église et de l'État priva le Séminaire d'une partie importante de ses revenus. On déplore pendant la grande guerre, la mort d'un nombre important de rabbins, dont celle du grand rabbin de Lyon, Abraham Bloch qui était en train d'apporter un crucifix à un soldat mourant. En 1919, Jules Bauer prit la direction du Séminaire, mais il n'a, par modestie sans doute, que peu commenté la période pendant laquelle il l'a dirigé. Son récit s'arrête en 1930.



La suite du livre contient un certain nombre de textes parus dans la presse juive, de récits et de souvenirs que je vous invite à lire.

En conclusion, cet ouvrage comblera les historiens et le grand public juif curieux de savoir comment étaient formés les

rabbins du début du XIXe siècle jusqu'à l'après-guerre.

Au vu de l'évolution des programmes d'étude du Séminaire, on ne peut manquer de noter le contraste entre la situation actuelle et ce qu'écrivait en 1930 avec fierté, le grand rabbin de France Israël Lévi dans sa préface au livre de Jules Bauer : Voici que le Judaïsme français, le premier de l'ère nouvelle, remplace la Yeshiva par l'École rabbinique, ouverte aux courants de la pensée moderne, embrassant science profane et sacrée...

Car il semble bien que depuis une cinquantaine d'années, l'École rabbinique soit redevenue un lieu d'enseignement plus proche de la Yeshiva qu'elle ne l'a été dans le passé.

Mais l'analyse de cette partie manque dans le livre, car la présentation de Yehouda Bitty s'arrête au début des années 70.

Il reste donc à écrire la suite du livre de Jules Bauer ; l'histoire de l'École rabbinique de 1930 à 2030. Il reste 5 ans pour écrire ce livre.

Avis aux rabbins à la retraite ! ■

1] Judith Kogel est l'actuelle présidente de la SEJ, Jean-Pierre Rothschild et José Costa co-dirigent la REJ.

2] Le grand rabbin Jules Bauer est le grand-père de Janine Riveline.

Rachel et nos inquiétudes actuelles



« Rencontre de Jacob et de Rachel »
de William Dyce, 1857.
New Walk Museum and Art Gallery

A la fin du livre de la Genèse (Gen 49) Jacob qui sait qu'il va mourir réunit ses fils et leur annonce - de manière assez énigmatique - qu'il va leur parler de la fin des temps. באחרית הימים, mais il a un blanc, il est incapable de donner suite à son annonce et leur parlera chacun séparément dans un texte qui a rendu perplexe de nombreux commentateurs¹. La tradition rabbinique retient un passage du Talmud (Pesachim 56 a) ou Rav Shimon Ben Lakish explique que : « Jacob voulait révéler à ses fils quand la rédemption complète arriverait à la fin des temps בקץ הימים (Daniel 12, 13), mais la Présence Divine l'abandonna, ונסתלקה ממנו שכינה, le rendant incapable de prophétiser. Il dit : peut-être

L'amour de Rachel pour ses enfants transcende sa propre mort pour devenir une présence protectrice et consolatrice. Sa sépulture, placée stratégiquement sur le chemin de l'exil, fait d'elle une sentinelle éternelle veillant sur le destin d'Israël.

la Présence Divine m'a-t-elle abandonné parce que, à Dieu ne plaise, l'un de mes descendants est indigne, comme ce fut le cas de mon grand-père Abraham, de qui est issu Ismaël, et comme de mon père Isaac, de qui est issu Esaü ». Jacob a un blanc, il est bloqué, incapable de voir ce qui va arriver à ses descendants dans l'exil qui s'annonce et selon Shimon ben Lakish ce manque de vision est dû à sa profonde angoisse quand à la stature de ses descendants.

Cette inquiétude pour l'avenir de nos propres enfants ne nous est-elle pas familière aujourd'hui au moment où la figure de l'exil et son ombre se renouvellent à travers les menaces contre les juifs à travers le monde, où l'on assiste à une remise en question, à une échelle jamais connue, de l'existence même de l'État d'Israël et on s'inquiète des divisions profondes et apparemment irréconciliables dans la société Israélienne.

Dans son très riche commentaire sur le livre de Bereschit, l'auteure contemporaine Aviva Gottlieb-Zornberg, voit dans l'irruption de l'image de Rachel la clef qui nous permet de comprendre le « blanc » de Jacob, au moment où il parle pour la dernière fois à ses fils². Le passage se situe un peu en amont du texte évoqué précédemment, lorsque Jacob s'apprête à bénir Ephraïm et Menashe, les fils de Joseph. Soudain, Jacob évoque avec émotion le souvenir de Rachel : « Quant à moi, quand je revins du territoire d'Aram, Rachel mourut dans mes bras au pays de Canaan pendant le voyage, lorsqu'une grande distance me séparait encore d'Éphrath ; je l'inhumai là, sur le chemin d'Éphrath, qui est Bethléem. (Gen 48:7) Immédiatement après cette évocation, Jacob semble perdre le fil de sa pensée et demande, de façon surprenante : « Qui sont ceux-là ? » en désignant ces petits-fils qu'il connaît pourtant depuis dix-sept ans.

■ par Pierre Lazar

Rachel continue d'habiter l'esprit de Jacob, représentant à la fois une perte personnelle douloureuse et sa culpabilité de ne pas pu avoir enterrer sa femme avec les honneurs qui lui étaient dûs, dans le caveau des patriarches. C'est là, selon Aviva Gottlieb-Zornberg, la source de son « blanc » qui se reproduira au moment un peu plus loin dans le discours de Jacob à ses fils. Rachi, dans son commentaire reprend le thème évoqué par le prophète Jérémie qui permettrait d'expliquer pourquoi Jacob a dû enterrer Rachel au bord de la route : « Dieu a ordonné qu'elle (Rachel) soit enterrée là... afin qu'elle puisse aider ses enfants lorsque Nabuchodonosor les emmènerait en captivité ». Le passage de Jérémie est très connu et très émouvant : « Ainsi parle le Seigneur : קול ברמה נשמע une voix retentit dans Rama, une voix plaintive d'amers sanglots. C'est Rachel qui pleure ses enfants, רחל מבכה על-בניה qui ne veut pas se laisser consoler de ses fils perdus ! Oui, il y a de l'espoir pour ton avenir, dit le Seigneur : tes enfants retourneront vers leur frontière ». (Jérémie 35:16)

Rachel apparaît ainsi comme une figure romantique avant la lettre : son amour pour ses enfants transcende sa propre mort pour devenir une présence protectrice et consolatrice. Sa sépulture, placée stratégiquement sur le chemin de l'exil, fait d'elle une sentinelle éternelle veillant sur le destin d'Israël. Le blocage qu'elle provoque chez Jacob n'est donc pas seulement le signe d'un attachement personnel mais il préfigure les incertitudes du peuple juif face à son avenir tout en lui présentant une image de consolation.

Le tombeau de Rachel, devenu lieu de pèlerinage et de prière à travers les siècles, témoigne de la persistance de cette figure dans l'imaginaire collectif. Les femmes

stériles viennent y prier, établissant une continuité avec le récit biblique de sa propre lutte pour la maternité. Cette présence continue de Rachel dans la tradition juive transcende la simple commémoration historique pour devenir un archétype de l'intercession maternelle et de la résilience face à l'adversité.

La dimension romantique de Rachel est évidente même à un premier niveau de lecture. Sa vie est marquée par un amour contrarié (Jacob doit travailler quatorze ans pour obtenir sa main tout en déjouant les pièges posés par son beau-père Laban), l'attente et la souffrance (une longue stérilité humiliante face à sa sœur et rivale Léa) et se termine par une mort tragique dans la mesure où elle meurt en couches lors de la naissance de Benjamin. Cette histoire profondément émouvante mais racontée assez sobrement dans le texte de la Torah a été transfigurée dans la littérature moderne. Thomas Mann, dans « Joseph et ses frères », imagine l'intensité de leur première rencontre : « Le visage de Jacob tressaillit ; ses doux yeux se remplirent de larmes... Il touchait au but ; cette jeune fille aux prunelles pleines de douces ténèbres, qui nommait par son nom son père lointain, était la fille du frère de sa mère... L'émotion bouleversante de cette rencontre initiale se manifeste dans leurs gestes : « Ils approuvaient du geste, sans s'arrêter, riant au milieu leurs pleurs tombés d'accord sur les liens du sang qui unissaient Rachel aux parents de Jacob par son père ... Il l'embrassa d'abord sur une joue puis sur l'autre... il l'embrassa avec piété, cérémonieusement » (Erküsste Sie fromm und festlich). Quelle chance heureuse de pouvoir l'embrasser ainsi, tout de suite, quand il venait précisément d'être fasciné par la nuit de ses yeux ! »³. Rachel incarne ici le pathos romantique par excellence.

Au-delà du pathos romantique, le Midrach⁴ nous raconte une histoire saisissante où Rachel elle-même plaide la cause d'Israël auprès de Dieu. Les Patriarches et les Matriarches, puis Moïse ont échoué

à apaiser la colère divine causée par la faute d'un des descendants de Joseph (de Menashe) qui avait introduit une idole dans le Temple. Rachel, pourtant, réussira à calmer la colère de Dieu et à obtenir le pardon divin, utilisant sa propre histoire comme argument moral : « Ô Seigneur de l'Univers, quelle est la plus grande miséricorde, Ta miséricorde ou la miséricorde d'un homme de chair et de sang ? Tu dois admettre que ma miséricorde est plus grande. N'ai-je pas fait entrer ma rivale (צרתִי) dans ma maison ? Car tout le travail que Jacob a fait pour mon père, il ne l'a fait que pour moi. Quand je suis venu pour entrer sous le dais nuptial, ils ont amené ma sœur, et ce n'était pas suffisant que je garde le silence, mais je lui ai donné mon signe de reconnaissance. Toi aussi, si Tes enfants ont amené ton rival dans Ta maison, garde le silence pour eux. Il lui dit : Tu les as bien défendus, il ya une récompense pour ton acte et pour ta droiture, pour avoir donné ton signe de reconnaissance (םִימֹנֶךְ) à ta sœur ».

Rachel rappelle comment, par noblesse d'âme, elle a accepté de faire entrer sa « rivale » dans sa propre maison en lui transmettant même les signes de reconnaissance secrets convenus entre elle et Jacob qui devait permettre à Jacob de reconnaître sa fiancée dans la chambre nuptiale. Rachel établit ainsi un parallèle puissant : si elle, simple mortelle, a pu accepter par amour ce sacrifice ultime - renoncer temporairement à son union avec l'homme qu'elle aimait - comment Dieu, dont la miséricorde est infiniment supérieure, ne pourrait-il pas pardonner à son peuple d'avoir introduit une idole dans Son Temple ? Selon ce Midrach, c'est parce que Rachel a su accepter l'autre femme - sa sœur et rivale Léa, que le Midrash qualifie de Ichah Zarah - de femme étrangère, ce terme étant employé pour signifier également l'idolâtrie, et lui céder la place, que Dieu accordera le pardon au peuple d'Israël.

Le Midrash que nous venons d'évoquer a été repris par Stefan Zweig dans sa nouvelle « Rachel rechtet mit Gott » assez mal

traduit dans la traduction française par Rachel contre Dieu » (il vaudrait mieux dire « Rachel argumente avec Dieu »). Zweig réesente une Rachel qui ne se contente pas de supplier Dieu mais qui ose le défier frontalement : « Il ne se peut pas, Dieu que devant tes anges une créature te fasse honte et qu'on puisse dire : Il y avait une fois sur terre une femme, une faible femme qui a su dompter son ressentiment, alors que Dieu, qui est le maître de tout et de tous, obéissait à sa colère comme un valet »⁵. Le romantisme atteint ici sa forme la plus exacerbée : l'individu qui défie l'ordre établi, fût-il divin. Rachel, chez Zweig, va jusqu'à mettre Dieu face à sa propre contradiction : « Et je t'accuse : ta parole, Dieu, est en opposition avec ta nature, et la colère de ta bouche est contraire à ton cœur. Juge donc, Dieu, entre toi et ta parole ! »⁶. Le texte de Zweig intensifie la dimension romantique de Rachel en la présentant comme gardienne d'une conception pure et idéale de Dieu, contre Dieu lui-même : « Si tu es vraiment le Dieu de colère que tu annonces, rejette-moi dans les ténèbres avec mes enfants, car je ne veux point voir ta face de colère [...] Mais si tu es le Dieu de miséricorde que j'ai aimé »

La dimension romantique de Rachel est évidente même à un premier niveau de lecture : sa vie est marquée par un amour contrarié... Attente, souffrance, mort tragique !



« Naissance de Benjamin et mort de Rachel », de Jacques Pilliard, 1841. Musée de Grenoble

depuis toujours et dont j'ai vécu l'enseignement, alors montre-toi tel. » On pourrait presque parler de romantisme théologique : la créature rappelant au Créateur sa propre essence.

Le Maharal de Prague, dans son commentaire sur Rachi, le Gur Arie, approfondit un autre aspect de la conscience de Rachel. Selon lui, l'acceptation par Rachel de la présence d'une « rivale » (c'est-à-dire Léa) n'était pas simplement un acte de générosité personnelle, mais témoignait d'une compréhension métaphysique profonde de la nature du monde : « Rachel savait que Jacob devait épouser deux femmes, car ce monde - qui est un monde de division et de séparation - ne se prête pas à l'unité. »



Tombe de Rachel entre Jérusalem et Béthléhem.
National Photo Collection of Israël

Cette interprétation transforme Rachel d'une figure romantique en un modèle de sagesse conscient de l'imperfection intrinsèque du monde et acceptant avec lucidité sa nature divisée, ce que le Maharal comprend dans une perspective métaphysique et eschatologique. Le Maharal suggère que Rachel comprenait que si Jacob n'avait eu qu'une seule femme, « Israël aurait été uni, et Juda n'aurait pas été le fils de Léa, ni Éphraïm le fils de Rachel, et toute cette scission (à venir entre les royaumes d'Israël et de Juda) qui continuera jusqu'au temps messianiques, n'aurait jamais eu lieu. ». Ainsi, Rachel ne

se contente pas d'accepter sa situation personnelle douloureuse ; elle l'embrasse comme représentative de la fracture intrinsèque, du « manque », à la fois dans la relation amoureuse et dans celle du destin d'Israël. Cette conscience tragique de la nécessité de la division dans un monde imparfait élève considérablement la stature spirituelle du personnage.

Cette méditation du Maharal de Prague entre en résonance avec certaines perspectives contemporaines inspirées par la psychanalyse qui mettent en avant la figure du manque comme intrinsèque à la fois à l'amour et à l'existence juive, comme dans ce texte de Daniel Sibony : « Les peines que donne l'amour et qu'on se donne pour le faire vivre sont des figures du manque à être qui lui est intrinsèque. D'en être conscient permet de mieux accepter que ces peines soient perdues ; cette perte ou ce ratage sont une figure même manque, qui montre l'amour comme un manque à être partagé sur un mode plus vivant, plus intégrable à une histoire que la prétendue complétude de l'un par l'autre »⁷. On peut ainsi relire le Maharal : Rachel, en aidant sa sœur et rivale Léa contre son propre intérêt, reconnaît et embrasse ce « manque à être » fondamental qui est au cœur même de l'amour et de l'existence. Elle transcende « l'illusion romantique de la complétude de l'un par l'autre (entre elle et Jacob) pour accéder à une conception plus mature »⁸. En même temps, cette acceptation consciente de l'incomplétude et de la perte lui permet d'intégrer sa souffrance personnelle dans une histoire plus grande, celle du peuple d'Israël et de son destin.

Rachel émerge donc comme une figure d'une complexité et d'une profondeur exceptionnelle. Elle n'est pas simplement une femme aimée malgré les contraintes de la société et morte tragiquement (comme toutes les héroïnes romantiques), une mère inconsolée et une figure prophétique (chez Jérémie), une figure rédemptrice qui intercède auprès de Dieu pour sauver ses descendants de la colère

divine (le Midrash) mais également une conscience lucide qui comprend et accepte la nature imparfaite et la fracture ontologique du monde (le Maharal).

Le Midrash nous raconte une histoire saisissante où Rachel elle-même plaide la cause d'Israël auprès de Dieu. [...] Elle réussira à calmer la colère de Dieu et à obtenir le pardon divin, utilisant sa propre histoire comme argument moral...

Les textes que nous venons d'évoquer élargissent et approfondissent admirablement le texte de la Torah. Dans la littérature moderne, Rachel représente la quintessence de l'héroïsme romantique : un être dont les émotions personnelles et le destin tragique deviennent une puissance de transformation et de rédemption.

Les figures croisées des « blancs » de Jacob et de l'image complexe de Rachel deviennent ainsi une métaphore puissante de notre propre rapport à l'histoire. L'inquiétude de Jacob, son incapacité à voir l'avenir pour ses enfants se trouvent tempérées par l'espérance incarnée par Rachel, figure maternelle et consolatrice mais également active dans son intercession auprès de Dieu. La poétique du Midrash amplifiée par la littérature moderne dépasse le simple cadre narratif pour devenir un archétype de l'intercession maternelle et de la résilience face à l'adversité, incarnant la capacité de transformer le tragique personnel en espérance collective tout en acceptant nos fractures intrinsèques et celles du monde.

1] Voir en particulier le commentaire d'Abraham.

2] Aviva Gottlieb-Zornberg « The Beginning of Desire ; Réflexions on Genesis » p 374-377.

3] Thomas Mann ; Joseph et ses frères - Vol 1 Les Histoires de Jacob p.219-220.

4] Lamentations. Rabbah Præm 24

5] Rachel conte Dieu dans Stefan Zweig : Le Chandelier enterré p.114.

6] Ibid p.115.

7] Daniel Sibony, Shakespeare p 71.

8] Ibid.

Les prophètes et l'actualité

La plupart des juifs traditionnels accèdent à la littérature prophétique un seul instant par semaine, celui de la Haftara. Cette lecture souvent extraite d'Isaïe, Jérémie ou Zacharie, mais aussi du livre des Rois (lui-même imprégné de l'essence du prophétisme et parcouru de figures telles que Samuel, Elie, Élisée habitées par le souffle divin), fut instituée sous la domination grecque où la récitation publique des cinq livres de la Torah fut prohibée. Alors, par analogie avec le sujet des Parashiot hebdomadaires censurées, on prit coutume de lire des sections brèves et fragmentées de ces écrits inspirés. Conséquence de l'interdit du colonisateur, ces passages choisis sont bien plus qu'un substitut au pentateuque : l'urgence des moments historiques qui les inspira balaye un phare puissant sur notre quotidien ; les situations se répétant à travers les millénaires, ils sont d'une troublante modernité. Leur force imposa sa nécessité spirituelle, au point que le pouvoir grec chassé ils demeurèrent partie intégrante du culte.

Aujourd'hui, shabbat et jours de fête nous offre l'honneur de lire la Haftara à celui qui commémore la disparition d'un parent, aux futurs époux, aux jeunes bar-mitsvas. Parfois, les assistants avertis admirent la récitation psalmodiée, mais peu se penchent sur les séismes souvent apocalyptiques qui font trembler ces textes. Ils terrorisent ; l'heure du Kiddoush et de l'apéritif approche ; la concentration faiblit. La Haftara devient alors un ornement liturgique de plus, comparable aux clochettes argentées qui tintent sur les Rimmonim.

Tantôt ces écrits fervents contiennent des remontrances sévères aux enfants d'Israël adonnés à une religion d'apparences qui maquille notre moralité dissolue, attachés aux rites plutôt qu'à la justice, soucieux de sacrifier animaux en holocauste et non d'immoler nos tur-

pitudes. Dans ces passages, le message prophétique devrait nous interroger comme un miroir, nous poursuivre dans les retranchements de notre conscience, sonder nos entrailles, réclamer et obtenir de nous l'éthique incorrupte, transformer la sécheresse de nos cœurs de pierre en cœurs de chair, attentifs à la douleur d'autrui et à sa misère et soucieux d'y porter remède.

Dans d'autres passages, les prophètes nous mettent en garde contre la foi que nous investissons dans un traité avec les Égyptiens contre les Assyriens (ou l'inverse selon les périodes et les renversements d'alliances). Ils rappellent que seules notre intégrité d'âme et notre fidélité sans concessions à l'unité du créateur, édifient des remparts contre l'adversité. En langage moderne, ils dénoncent l'inanité de la réalpolitik, le leurre des compromis bancaires, des traités trompeurs, de l'aide duplice accordée par les empires terrestres bien vite effacés par le souffle de l'histoire. Dans leurs moments impératifs, ils menacent d'effondrement total l'équilibre douteux de nos vies consacrées aux aspects et usages formels, au prestige personnel et aux valeurs passagères. Ils rappellent qu'il n'est de certitude qu'en la bonté divine, à la condition de poursuivre sans relâche notre quête de l'Éternel (de tout notre cœur, de toute notre âme et par tous nos efforts). Ils nous exhortent à un élan absolu vers la cohérence de notre être, à le débarrasser des myriades de calculs contradictoires qui nous écartèlent et nous font éclater en mille débris orphelins et désespérés. En conséquence de nos faux paris et de nos transgressions, les prophètes décrivent notre futur sous le jour le plus sombre : destructions, exils avilissants, hécatombes humaines dans des proportions tragiques.

Mais soudain, une aube limpide parcourue par une brise embaumée et apaisante se

■ par Ralph Toledano

lève sur les enfants d'Israël et donc sur le monde (surtout chez Isaïe qui d'une ligne à l'autre alterne entre prémonitions de cataclysmes et visions réconciliées). Ce salut prodigieux gratifierait notre respect des principes moraux les plus exigeants, notre confiance en une providence supérieure que notre humble regard humain ne peut déchiffrer, notre reconnaissance de la clarté souveraine du Créateur. Nous souvenant enfin que l'Éternel qui est Un nous a faits à son image, nous avons le potentiel de poursuivre, de frôler et même d'atteindre l'unité intérieure qui brise les chaînes de la servitude, de la peur, de l'humiliation, de la violence et de la mort.

L'homme hébreu, associé à d'autres hommes hébreux n'est pas le jouet passif de la providence ; il imprime sa limpidité ou ses ténèbres sur son cours.

Il ne suffit pas d'écouter d'une oreille distraite les Haftarot du Shabbat et des jours de fête. Nous devrions lire et relire avec intensité le corpus entier dont elles sont extraites. La continuité du texte fait comprendre que les dangers fatals où notre indolence et notre attachement aux pactes branlants nous entraînent sont réversibles. En effet, le fatum latin est étranger à la tradition hébraïque qui envisage la possible renaissance à chaque instant de nos vies et le retournement des verdicts néfastes dès lors que nous revenons sur nous-mêmes, c'est-à-dire vers l'étincelle divine qui nous anime. Car l'homme hébreu, associé à d'autres hommes hébreux n'est pas le jouet passif de la providence ; il imprime sa limpidité ou ses ténèbres sur son cours. Dans l'infinité de notre condition, cultiver notre ressemblance avec l'image morale divine nous associe aux desseins lumineux de notre créateur. ■

Édito du président du Crif

Contrairement à LFI, le monde juif n'est ni une meute ni une secte

Les récentes prises de position publiques de certaines personnalités du judaïsme français ont suscité l'émoi et le débat parmi nous. D'autant qu'elles ont été reprises en soutien de la cause des ennemis d'Israël. On peut débattre de l'opportunité et de la justesse des propos en question sans pour autant verser dans l'anathème. L'enseignement juif repose sur le dialogue et l'échange dans le respect. Le judaïsme n'est pas une secte. Comme le disait Rav Sacks : « Si vous cherchez à apprendre, à grandir, à poursuivre la vérité et à trouver la liberté, recherchez des lieux qui accueillent la discussion et respectent les opinions divergentes. » C'est pour cela que j'ai fait le choix de reproduire l'édito de Yonathan Arfi.

Anthony Gripe

■ par **Yonathan Arfi**
Président du Crif

par le Hamas, ennemi absolu à la fois des Juifs et de toutes les démocraties. Depuis le 7-October, au nom de nos valeurs juives et humanistes, nous déplorons la détresse de TOUTES les populations civiles – israéliennes et palestiniennes – y compris donc celle des civils de Gaza, jetés dans la guerre par la responsabilité du Hamas et de ses soutiens iraniens.

Ainsi, depuis le 7-October, nous nous mobilisons nombreux chaque vendredi au Trocadéro à Paris pour exiger la libération des otages au nom de la lutte universelle pour la liberté et les droits de l'Homme.

Au nom de ses valeurs, le Crif condamne sans ambiguïté les propos récents de Betzalel Smotrich, contraires aux principes démocratiques et à l'objectif impérieux de libération des otages. Mais pour autant nous refusons aussi l'essentialisation malsaine, portée par une partie de l'extrême gauche, qui remet en cause le sens moral des Français juifs et exige d'eux de répondre des propos d'un responsable israélien, quel qu'il soit.

Nous combattons également la pernicieuse inversion morale qui, à travers certains discours en vogue, vise à présenter Israël comme le nouveau visage du nazisme. Cette nazification d'Israël relève d'une rhétorique antisémite.

Le combat pour la libération des otages, pour défaire le Hamas et pour la paix que nous espérons tous au plus vite exige notre sens moral, notre unité dans nos différences et notre constance.

Car, contrairement à LFI, le monde juif n'est ni une meute ni une secte. ■

Depuis quelques jours, les réseaux sociaux de certains acteurs politiques ou militants anti-israéliens s'agitent : les prises de position récentes de certaines figures publiques révéleraient une fracture divisant enfin le monde juif français, comme s'il existait désormais des Juifs irréconciliables.

une force. De tous temps, les Juifs ont pu débattre, diverger, s'opposer précisément parce que la liberté de pensée, la liberté d'expression et le pluralisme sont au cœur des valeurs juives et de notre vision du débat démocratique. Tout le contraire par exemple de... LFI !

Il me semble utile de rappeler un autre point. Ceux qui cherchent à instrumentaliser contre les Juifs leur diversité d'opinion oublient volontairement l'essentiel : l'unité depuis le 7-October de toutes ces voix et tous les courants du judaïsme français pour dénoncer les atrocités du Hamas, exiger la libération des otages, défendre le sionisme et la légitimité de l'État d'Israël mais aussi dévoiler les outrances de vrais antisémites déguisés en faux défenseurs d'une cause palestinienne dévoyée. N'en déplaise aux antisémites, cette unité se poursuivra.

Aujourd'hui comme hier, nous défendons donc à la fois l'unité des institutions juives et le droit de chacun à s'exprimer.

Depuis sa création, l'engagement du Crif s'appuie sur des valeurs morales héritées de l'Histoire et de la tradition juive, ainsi que sur notre attachement indéfectible à la démocratie et à la République.

Depuis le 7-October, le Crif apporte son soutien à Israël et aux Israéliens confrontés à une guerre existentielle déclenchée

Dans un contexte où les Juifs sont stigmatisés comme jamais dans notre génération, le Crif est garant à la fois de l'unité et de la pluralité des associations et institutions juives et je veux rappeler ici quelques principes pour que les débats qui animent le monde juif ne soient jamais un trophée pour les antisémites.

D'abord, bien entendu, chacun est libre de s'exprimer et de partager son questionnement politique ou moral. Comme chacun est libre de penser ce qu'il veut de ces prises de position. Mais là où certains se réjouissent de ce qu'ils perçoivent comme une faiblesse, le monde juif a toujours vu



ÉDITO DU
PRÉSIDENT DU CRIF

“

CONTRAIREMENT À LFI, LE MONDE JUIF N'EST
NI UNE MEUTE NI UNE SECTE

Un été riche en découvertes culturelles



Ce n'est pas dévoiler un secret que de rappeler que Chavouot est célébré 50 jours après Pessah avec pour conséquence un numéro de Montevideo 31 qui est publié 2 mois après le précédent. Deux mois marqués par la fête des matzot, le Yom Hashoah, Yom Haatzmaout, et de nombreux jours fériés, autant dire une courte période qui n'est guère propice à découvrir de nouvelles activités culturelles.

CINÉMA

Sur le plan cinématographique peu de titres ont attiré les foules. Le court délai de 4 mois entre la sortie en salle et la possibilité de les louer en vod offre la faculté de voir des films qui viennent de quitter l'affiche. C'est le cas de « 5 septembre » qui revient sur la prise d'otages des JO de Munich en 1972 telle qu'elle a été vécue par les journalistes de la télévision américaine ABC. Un accueil chaleureux de la part du public.

« Le Brutaliste » remarqué par sa durée, 3h30 avec entracte, a fait l'objet de critiques plus mitigées mais mérite d'y consacrer une soirée ne serait-ce que pour la performance d'Adrien Brody dont on n'a pas oublié l'interprétation dans « Le Pianiste » de Roman Polanski.

Si vous n'avez pas encore vu « La plus précieuse des marchandises » de Michel Hazanavicius ou souhaitez y accompagner des jeunes spectateurs une dizaine de plateformes le propose.

N'ayant pas eu la publicité qu'il méritait « Mémoires d'un escargot » un film d'animation australien pour adultes entre gravité et humour ne vous décevra pas.

Vous aspirez à un peu de légèreté dans ce monde qui n'est pas toujours hospitalier ? Il suffit de pousser la porte de la famille Pérez qui ne nous est pas tout à fait étrangère, pour rejoindre Esther la yiddishe mamme version marocaine dans « Ma mère, Dieu et Sylvie Vartan » qui saura vous attendrir.



THÉÂTRE

Si au cours de ces dernières semaines les salles obscures n'ont pas produit un millésime inoubliable la bonne surprise nous la devons au théâtre et plus précisément à « 4211 km » qui est revenu au théâtre Marigny. Le titre se réfère à la distance entre Téhéran et Paris. Née à Paris de parents qui ont fui l'Iran à la révolution, Yalda exprime la nostalgie d'un pays qu'elle n'a pas connu mais qu'elle espère découvrir après un changement de régime. Elle

■ par Jean-Jacques Wahl



confie les difficultés que rencontrent les exilés donnant à son exposé un caractère universel. Une mise en scène sans ostentation, très efficace portée par 6 comédiens, a été récompensée par deux Molières et d'autres prix. Notre amie Agnès Santi résume bien l'appréciation générale quand elle parle dans le journal La Terrasse d'un bijou théâtral.

Remarqué au dernier festival d'Avignon « La disparition de Josef Mengele » adapté du livre d'Olivier Guez retrace la fuite de celui qui fut surnommé « l'Ange de la mort » qui se réfugia en Amérique du Sud dès 1949 et réussit à échapper au Mossad pour mourir 40 ans plus tard à Sao Paulo. C'est au théâtre de la Pépinière que Mikaël Chirinian reprend ce seul en scène recommandé à partir de 14 ans.



MUSIQUE

Du 15 au 30 juin le **Festival des cultures juives** fête ses 20 ans. Une manifestation qui, sous l'égide du FSJU, s'est considérablement enrichie depuis 2005, tout en gardant sa volonté de pluralisme. L'édition 2025 annonce 25 événements : concerts, théâtre, expositions, rencontres... il y en a pour tous les goûts. Une présentation complète du programme exigerait un long article alors qu'il est plus simple de consulter le site <https://www.festivaldesculturesjuives.org/infos/>.

Pour vous donner l'envie d'en savoir plus voici quelques exemples de la diversité des propositions. Le concert d'ouverture présente au théâtre du Rond-Point le contrebassiste **Avishai Cohen** et son trio. Trois jours plus tard sous le titre « **La bible des écrivains** » Noam Morgensztern de la Comédie-Française accompagné par le compositeur Théophile Blanckaert lira des textes de la sagesse biblique. Vendredi 20/06 en fin d'après-midi **Isabelle Georges** interprétera des chansons en français et en yiddish, hommage au Paris juif de Belleville tandis que le dimanche 29, mélodies d'Europe de l'Est rejoignent le répertoire séfarade dans la **rencontre des chorales** à la mairie du 11ème arrondissement.



Avishai Cohen



EXPOSITION

Du 17 au 30 juin « **Paris, capitale monde** » à la Galerie Saphir célèbre la mémoire de la création artistique. Ce qui nous amène aux expositions. Que choisir ? En se limitant aux musées parisiens l'Officiel des spectacles en répertorie plus de 100.

Parmi les plus notables, dans des genres très différents, on retiendra **Artemisia** au musée Jacquemart-André avec 40 tableaux parmi lesquels deux scènes bibliques de cette femme artiste, du 17ème siècle.



« Esther et Assuérus » de Artemisia Gentileschi, entre 1628 et 1635. Metropolitan Museum of Art

Le Louvre nous propose de découvrir les **Mamlouks grand empire égypto-syrien** où vécurent de nombreux juifs.



« Délégation vénitienne à Damas » Anonyme XVe. Musée du Louvre

Pour l'art contemporains « **Corps et âmes** » à la Bourse du Commerce nous dévoile une nouvelle partie de la collection Pinault. Comme pour les éditions précédentes, chacun appréciera en fonction de ses goûts les choix de la conservatrice.

Rappelons que l'exposition « **Alfred Dreyfus. Vérité et justice** » se poursuit jusqu'au 31 août.

Si la collection permanente et les événements ponctuels au Mahj sont bien connus il existe un trésor qui l'est moins je veux parler des plus de 800, oui 800, vidéos et podcast conservés depuis 2006. Conférences, colloques, rencontres, que vous pouvez consulter sur <https://www.mahj.org/fr/ressources/mediatheque>. Pour nous cantonner à quelques docu-

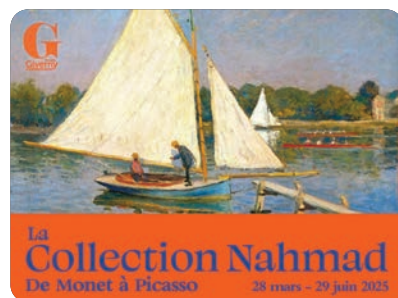
ments récents ne manquez pas :

- « Les illustrations des livres de coutumes » (Sifrei ha-Minhagim) la conférence de Claire Decomps, conservatrice des judaïca.
- En écho à l'exposition sur le dibbouk « Mythes juifs. Le retour du sacré » par David Haziza.
- Guillaume Erner en conversation avec Paul Salmona, directeur du Mahj à l'occasion de la parution de « Judéobsessions » son dernier livre.

De belles occupations en perspective pour les journées pluvieuses.

Nous sommes en été avec l'opportunité de s'éloigner quelque peu de la capitale. Pourquoi ne pas retourner à Giverny ? Bien entendu vous y avez déjà été et l'afflux des touristes asiatiques ne vous encourage pas à flâner dans le jardin de Monet mais connaissez-vous le musée de l'impressionnisme à quelques mètres de là ? Jusqu'au 29 juin vous y verrez « **La collection Nahmad. De Monet à Picasso** » dont Cyrille Sciamia le directeur du musée est le commissaire. Il serait plus exact d'appeler l'exposition une minuscule partie de la collection Nahmad, puisqu'on peut y admirer 57 œuvres qui appartiennent à David Nahmad surnommé « l'homme aux 1000 tableaux », un chiffre largement sous-estimé.

Mais ne boudons pas notre plaisir de pouvoir admirer des tableaux d'une collection privée qui sont rarement visibles.



Il me reste à vous souhaiter un été riche en découvertes culturelles. N'hésitez pas à nous en faire part pour les partager avec d'autres lecteurs. ■

wahlj@gmail.com

Je m'appelle Ida Kogel, j'ai quinze ans et je suis élève en classe de première. Il y a deux mois, j'ai eu la chance de participer à un voyage de mémoire en Pologne avec ma classe. Nous avons visité des lieux chargés d'histoire : des camps de concentration, un ghetto, des musées, mais aussi des quartiers autrefois très vivants.

Avant d'arriver sur place, je ne savais pas vraiment à quoi m'attendre. Ces lieux, je les connaissais par les livres, les cours, les récits... mais ils me paraissaient presque irréels. En les découvrant et les appréhendant, beaucoup de

par Ida Kogel

questions me sont venues. Pour moi, le devoir de mémoire, c'est avant tout transmettre : raconter ce qu'on a vu, ce qu'on a ressenti, le plus vrai et détaillé possible, pour qu'on s'y identifie. Et le meilleur moyen que je connais pour y arriver, c'est par le dessin. C'est ainsi que j'ai eu l'idée de créer une bande dessinée qui retrace notre voyage, les lieux visités, mais aussi mes réflexions personnelles, mes émotions et surtout beaucoup de doutes (normal, je suis ashkénaze.)

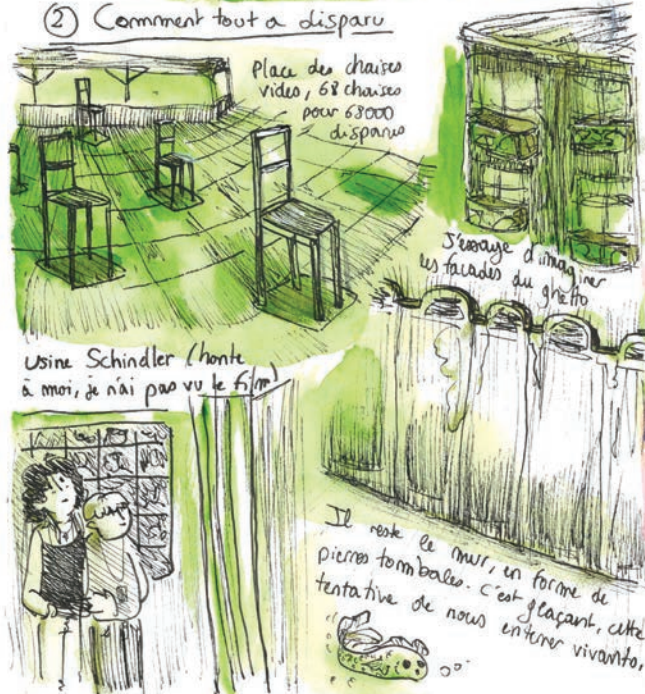
1



2



② Comment tout a disparu



3



4



5





DES ENTREPRENEURS AU SERVICE D'ENTREPRENEURS

*Accélérer les success stories
Pérenniser le capital et la valeur*

FUSIONS-ACQUISITIONS, PRIVATE EQUITY

- Accompagnement des entrepreneurs, groupes familiaux et fonds d'investissement
- Conseil à l'achat, mise en œuvre des stratégies de croissance externe
- Processus de cessions totales ou partielles, réorganisation du capital

CONSEIL EN FINANCEMENT

- Accompagnement sur les stratégies de financement (dette bancaire, dette privée, financements hybrides)
- Analyse des besoins, structuration et exécution du processus pour optimiser les conditions de financement

CONSEIL STRATEGIQUE

- Orientation stratégique et accompagnement tactique
- Conseil de long terme avec participation régulière aux Conseils de Surveillance
- Missions spécifiques : définition de stratégies de croissance, restructurations, distressed M&A...